ANDRÉ FONTAINAS

—

La Nef désemparée

— *POÈMES* —



SOCIÉTÉ DV

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVIII

18-2-70

LA NEF DÉSEMPARÉE

DU MÊME AUTEUR

Poésie

Le Sang des Fleurs (1889), poèmes, *épuisé*. . 1 vol.
Les Vergers Illusoires (1892), poèmes, *épuisé*. 1 vol.
Nuits d'Épiphanies (1894), poème. . . . . . 1 vol.
Les Estuaires d'ombre (1895), sonnets, *épuisé*. 1 plq.
Crépuscules (1897), poèmes. . . . . 1 vol.
Le Jardin des Iles claires (1901), poèmes . . 1 vol.

Prose

L'Ornement de la Solitude (1899), roman . . 1 vol.
Le Frisson des Iles (1902), conférence . . . 1 plq.
L'Indécis (1903), roman . . . . 1 vol.
Histoire de la Peinture française au xixe siècle (1906). . . . . 1 vol.
Hélène Pradier (1907), pièce en 3 actes. . . 1 vol.

Traduction

De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts, de Thomas De Quincey (1901) . . . 1 vol.
Cinq poèmes, de John Keats (1906) . . . . 1 plq.

ANDRÉ FONTAINAS

—

La Nef désemparée

— *POÈMES* —

LE JARDIN DES ILES CLAIRES

LA NEF DÉSEMPARÉE



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

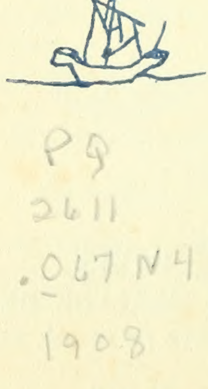
—

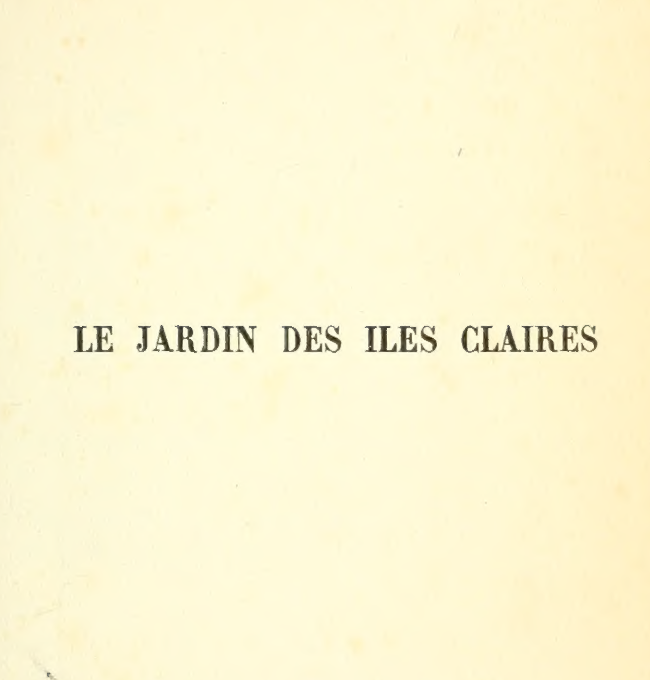
MCMVIII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Sept exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 7

JUSTIFICATION DU TIRAGE





LE JARDIN DES ILES CLAIRES

DEUX PETITS POÈMES EN MANIÈRE DE DEDICACE

I

Éveille-toi !

C'est parmi l'heure hivernale une joie
De plonger à la vitre toute fleurie de givre,
Vois : les pétales qui scintillent et flamboient
Nous ouvrent une allée où nos songes vont vivre.

Éveille-toi. Le matin pur éclate et rit,
C'est l'heure de l'extase où vivre au soleil calme,
Et rien, sinon en rêve, au jardin clair, nul bruit
Qu'un lent frémissement imaginaire, ô palmes !

Vois renaître et fleurir en le silence vaste
Que ton regard anime en frissonnant d'amour,
O chère ! l'ardeur ancienne, enthousiaste,
Dont t'entoure la paix de mon profond amour.

II

Autrefois, disais-tu en paroles plaintives,
J'aimais l'ombre frissonnante des grands arbres
Qui inclinent leurs frondaisons sur les rives
Du ruisseau au clair murmure entre les pierres ;
J'aimais ! j'aimais la paix dormeuse, où le village
Au long des jours, au long des heures,
Parmi le pacifique oubli de la vie,
S'étire inconscient même de son bonheur;
Autrefois, nous allions, rêveurs, par les prairies,
Tranquilles comme les bêtes et les herbes,
Les doigts mêlés, et mes yeux achevant tes pensées,
Tous deux, seule à seul, triomphants et superbes,
Isolés, et d'autant plus superbes !

Autrefois ! Et c'est déjà le passé
Ce temps d'insouciance et de frivole ivresse ;
Autrefois ! Mais rejette le souvenir
Pesant comme une chape, et redresse
Ta taille fière vers l'avenir :
Qu'importe? ce qui fut n'est que poussières,
La vile poudre des chemins
Ternit moins les pieds nus et meurtris qui s'y traînent
Que le regret décevant qui nous fait perdre haleine
Ne nous lasse à la poursuite de demain !

Qu'importe ? Heure présente, heure révolue,
Ce qui passe déjà n'est plus,
Et seul l'avenir nous attache ;
Tout ce qui s'écoule et ruisselle
En vain par tas s'amoncelle ;
Jouis d'un instant ; laisse-le fuir, s'il fuit ;
Tu aimes le jour, il est la nuit ;
Le jour va renaître à l'aurore
Et notre joie étinceler encore

Si le soleil, demain, se lève et luit
Sur notre espoir, parmi la foule et la cité
Où fermente et bruit
Confusément, foison étrange, la beauté
Universelle de la vie.
Alors ! l'homme frémissant, telle une feuille,
S'éveille à saluer l'aurore, et accueille
Comme un frère de sa gloire le rêve :
O Rêve,
Rêve que nous verrons poindre avec l'aube demain...

Oublions le passé, rêvons, donne tes mains.

QUATRE PETITS POÈMES DES SAISONS

A Alfred Vallette.

AVRIL

Parmi les roseaux des rives chanteuses
Le clair Avril scintille sur le fleuve,
Et la barque frêle éparpille les gemmes
D'eau lucide en fuite où les poursuit la proue.

Le clair Avril palpite, et sa candeur parsème
L'heure matinale de lys et d'hélianthèmes
Plus diaphanes que la fraîcheur de ses joues.

Et Toi, qui doucement dans ta barque te joues
Des désirs qui t'implorent sur le rivage,
Je te vois, rieuse comme Avril qui se dresse au fleuve,
Disperser, légers pétales, tout le plumage
Peut-être, cendre à peine dont les eaux s'émeuvent,
Des oiseaux tendres qui chantent dans ta voix.

Ta voix ! tous les parfums se pâment
De frissonner radieux au rire de tes lèvres,
Aux palpitations de la joie
Qui éclate dans tes yeux sans fièvre,
Et de s'unir parmi la flamme
Soyeuse de ta chevelure puérile,
Tous les parfums chatoient dans l'air en gemmes,
Et c'est toi qui brilles, tu es toi-même
L'adolescent frêle et splendide, le clair Avril !

Les matins juvéniles sont révolus,
Près des roseaux des rives chanteuses

Ta joie en mon Avril ne fleurit plus :

J'écoute s'éloigner la barque sur le fleuve.

JUIN

Cependant que tinte vers le fleuve,
Clochettes du pur soleil, le matin d'été,
Dans le silence tremblant et velouté
Que versent aux mousses l'heure neuve
Et l'ombre vacillante des yeuses,
Rient loin du travail les lavandières paresseuses.

Elles sont venues dès l'aube ;
Leurs prunelles, ardentes des rêves de la nuit,
Le long des sentes épiaient du fond des arbres
L'étreinte du faune qui surgit.

Elles sont venues dès l'aube,
Et plus d'une, rougissante, s'enfuit
Si la voix d'un garçon du village
L'a appelée, entre les arbres.
Elle court! mais vite elle sent que l'accable
Le poids du linge qu'elle porte aux plis de sa robe;
Elle cède, elle est prise, et le rêve de la nuit
Palpite à des baisers dont s'émerveille l'aube.

Puis chacune, où toutes se rejoignent,
Songeuse, s'agenouille au bord du fleuve,
Et le rythme redoublé du battoir témoigne
Des soucis exaltés dont leurs âmes s'abreuvent;
Elles s'agitent, se grisent à l'ouvrage, farouches;
Leurs beaux bras nus brillent dans le soleil,
Leurs cheveux scintillent, leurs oreilles
S'allument, pétales de nacre neuve ;
Elles peinent dans la joie, et, farouches,
Pour murer leur secret, serrent la bouche.

Et, cependant, tinte vers le fleuve,
Clochettes du pur soleil, le matin d'été,
Le silence se fait troublant et velouté,
L'ombre gagne en vacillant les yeuses,
Les molles mousses confidentes s'émeuvent,
Où, couchées sous les corolles qui pleuvent
Dans l'air chaud, les lavandières rient, paresseuses.

OCTOBRE

Une fleur de laurier persiste au jardin morne.
Cueille-la. Le vent dur a fauché la falaise,
L'automne brusque accourt sur la mer. Rauque corne
Le souffle, à l'horizon, de la saison mauvaise.

Cueille la fleur. Qui sait, où le miel et la mer
Ont mêlé leur parfum, si la blancheur n'apaise
L'effort tempêtueux de la rafale amère ?

Les pétales, à baiser tes doigts nus, peut-être
Ont bu le ciel de calme épars en ta beauté ;
Sème-les lentement par les flots agités,
Et le sourire ami de la mer va renaître.

Lève-toi : parcourons tout le jardin et l'île
Avant de la laisser jusqu'au nouvel été ;
Emportons, poussière dont s'embrasent la ville
Et l'hiver, les derniers mirages de l'été ;
Emportons les odeurs des défuntes glycines,
Des rosiers desséchés, des lys et des glayeuls ;
Emportons l'âme du roc et de la ravine
Où nous avons connu l'ivresse d'être seuls ;
Enfermons dans nos yeux les frissons où s'apaise
Une mer chatoyante aux soirs de Juillet clair ;
Nous humions son arome en qui palpite l'air,
Te souvient-il ? du banc d'herbes, sur la falaise.
Parcourons l'île, viens, revivons par la grève
Les heures où, pêcheurs négligents, dans le sable
Nous suivions fondre au ciel les feux de notre rêve ;
Tous deux, toi, ma sœur, et moi ; ton inlassable

Tendresse, et ta beauté! — L'hiver vient et l'automne
Va fuir. Voici le temps où le vent rôde et tonne,
Le froid rugueux rampe vers nous, et la falaise
Nous secoue et nous chasse, et la mer est mauvaise.

DÉCEMBRE

La longue nuit d'hiver sanglote dans la brume.

Sous la lampe, des paroles inquiètes
S'éveillent en aigrettes d'écumes
Plus scintillantes que les gemmes dont vous êtes,
Ce soir, auprès de moi, diversement parée.
Les parfums d'ambre subtil évaporés
De vos gants jetés sur l'éventail de plumes,
Le sourire issu clair de vos yeux
Et dont fraîches vos lèvres s'allument,

L'éclair de grand triomphe audacieux
Dont resplendit la chair de vos épaules nues,
Vos bras lisses et forts et de fondant ivoire,
La musique de votre voix ingénue
Ont si bien affolé le silence du boudoir
Que j'ai, muette ferveur qui me grise,
Baisé les bagues de votre main surprise,
Mais brusque vous l'avez retirée.

La froide nuit d'hiver près de nous est entrée.

Nous nous taisions, paupières basses, sous la lampe
Versant l'onde lumineuse de ses corolles
Réjouir aux tapis les griffons qui y rampent,
Étranges et placides idoles
Qui accueillaient les confidences de notre émoi.

Nous nous taisions, vous ne souriiez plus ; et moi,
Soudain, j'osai, triste, de paroles
Inquiètes, supplier votre long souci :
Je vous rappelai la douceur

D'avoir vécu longtemps, vous, la sœur
De mon rêve par vos sourires adouci,
Et moi, pour vous, le frère
Dont la sage ferveur avait su faire taire
En votre souvenir le cri de vos douleurs ;
Je vous balbutiai la timide caresse
Qu'allumait en mes yeux la fleur de vos regards,
Toute la joie et toute l'ivresse,
Le clair bonheur autour de vous épars
Et le regret du geste de ce soir,
Et la prière d'un pardon, et mon espoir.

Alors! — je ne sais si la brume nocturne
S'est déchirée énamourée de pur soleil ! —
Vous eûtes vers moi ce regard tendre, et l'une
Et l'autre, vos mains splendides, corbeilles
Odorantes de fruits et de fleurs de merveilles,
Vous les tendîtes, souriante, à la soif de mes baisers :

Nuit d'hiver! nuit profonde et d'azur apaisé !

L'OR

A Eugène Demolder.

Mon désir est plus paisible que la mer
Par une nuit de lune calme,
Mon désir est plus paisible que la mer ;
Nul heurt des vents et nul bruit de la vague,
Nul souffle ne rompt l'harmonieuse douceur,
Nul heurt des vents et nul bruit de la vague
Sous le clair de lune vaste et calme
Qui fleurit toute la mer de ses lueurs ;
Nul souffle ne rompt l'harmonieuse douceur
De s'en aller parmi le rêve et dans la nuit
Vers les plages nouvelles du songe
Ou vers les havres de l'oubli.

Toute la mer d'espace en espace prolonge
Le frémissement à peine ouï de son écume,
Toute la mer autour du navire prolonge
Le rythme de son chant qui s'aigrette d'écume
Sous le vaste et calme clair de lune,
Et des fleurs comme une écume de la mer
Éclatent dans la solitude de mon songe
Par une nuit de lune calme et claire
Où mon désir est plus paisible que la mer.

Diamants par milliers en fête sur les flots,
L'immense désert comme un baiser qui brûle,
Diamants par milliers en fête sur les flots,
Silencieux, chatoie et flambe sous la lune;
L'immense désert comme un baiser qui brûle
Éveille dans le silence de la nuit
Mainte forme dès longtemps évanouie
Par les sables anciens et lourds de la mémoire,
Et frileusement j'ai pu voir
Naître vers moi, à chaque heure de cette nuit,
Diamants par milliers en aigrette à la vague,

Les fantômes de mes souvenirs évanouis,
Sous le clair de lune calme
Où mon désir est plus paisible que la mer.

Rêve clair durant les heures.
Rêve clair où je t'ai vue,
O rêve durant les heures !

Tu te dressais, sans un sourire, toute nue ;
Ce fut un rêve où je t'ai vue
Te dresser sur les vagues toute nue,
Et les rayons de lune ouvrageaient un manteau
Des purs joyaux de la lumière
Qui s'étalait de tes épaules à la mer.
Devant moi, le sais-tu ? surgie des eaux,
O farouche ! je t'ai tenue,
Froide et dédaigneuse, toute nue !

Je me souviens !
Moins belle je t'ai vue
Dans ton passé indomptable, ne sourire
Qu'à l'ivresse de la richesse offerte :
Tu fouaillais de ton sourire,
O formidable ! alors, formidable sourire !
Le désir humble qu'un rien déconcerte.
Que j'en ai vu l'un après l'autre venus
Vers toi, phare décevant de la beauté,
Désemparés comme une carène démâtée,
A l'infini, à l'infini
S'enfoncer en dérade aux tourbillons de nuit :
Et tous ! les morts, sans nulle espérance d'aurores,
Les morts, épaves de ton sourire, les morts,
Étranges morts, sans même s'en douter,
Dont peuplait les gouffres ta beauté !

Mais, à présent, voici que tu te lèves
Plus belle au crépuscule de mes rêves,
Et, rêve clair durant les heures,
Rêve clair je t'ai vue

Te dresser vers moi sur les vagues, nue
Parmi la nuit phosphorescente de la mer,
Où mon désir est plus paisible que la mer.

Oui, c'est toi ! Toi, bien qu'éprise de tant d'or,
Je sais, tu sois partie un jour vers la conquête
Folle par delà l'Océan et les tempêtes ;
Mais peu t'importent les espaces fabuleux
Sous des cieux lourds que leur éclat rend incolores
Et la vertigineuse flore
Où s'agitent les oiseaux multicolores
Au bord grave des lacs sur les montagnes bleues.
Tu t'y acharnes plus obstinée encore
A la poursuite de ton or,
De l'or que tu pilles à la terre, de l'or
Toujours, par paillons, par pépites, de l'or !
Et, la nuit, comme se glissent les maraudeurs,
O gueuse ! ton appétit sournois
Furtive t'a traînée mainte fois
Vers une butte boueuse où tu te vautres :

Ton corps pâmé plonge parmi la fange,
Tu y meurtris tes dents, les ongles de tes doigts,
Tes pieds s'y crispent, ta bouche la boit,
Tes seins et ton ventre y plongent.
Par tous les pores tu aspires étrangement,
Des narines, des yeux, de ton corps jusqu'au sang
Imbibé comme une éponge,
L'or par parcelles qui rôde en cette fange
Et qui filtre si bien en toi
Que je te vois droite et nue devant moi
Avec ta peau d'un métal étrange
Et profond où s'allume en fleur la lueur d'or,
Et que tes yeux où flambe l'or,
Et que tes lèvres où de l'or bouge,
Que tes seins dont s'éclaire d'or la pointe rouge,
Que tes genoux, tes pieds et, tout entier, ton corps
Frémit d'une vaste étincelle d'or,
Et tu traînes, c'est ta nocturne chevelure,
De la terre boueuse où l'or vierge fulgure :
Merveilleuse, ô corps en or,
Idole, déesse, étrange, Toute en or !

LE DÈSIR

A Stuart Merrill.

She rose like an Autumnal night...

SHELLEY.

Parfois se dresse, comme une nuit d'automne
Surgie, avec ses étoiles, de l'Orient,
Ton souvenir et le cortège plus brillant
Des fièvres d'amour dont ta venue s'environne.

O chère ! je revis aux jardins d'autrefois
Parmi la brise de parfums que fut ta voix,
Et toute, et telle que tu fus dans la joie,
Silencieuse, je te revois !

Tu es pareille à cette belle nuit d'automne
Surgie, avec ses étoiles, de l'Océan
Où mille feux d'astres errants
S'éparpillent au ciel dont la clarté étonne.

Te souvient-il toujours, Vivante taciturne,
Quand nous nous égarions par les jardins nocturnes
Où tu songeais et souriais parmi les fleurs ?
Souvent tes yeux qui se perdaient à suivre
Les sillages de lueurs à soi-même survivre
Et renaître plus clairs et plus profonds,
Tes yeux chauds j'y buvais où jaillissaient tes pleurs
Dont l'amertume heureuse fond
Par mille rires en corolles de joie.

Je te revois, je te revois :
Tu étincelles de mes rêves du passé ;
Dans l'ombre épaisse de tes cheveux sont massés
Tant de parfums de carnage et de victoire

Que mes lèvres lourdes ont pu boire
Dans leurs abîmes de frissons tout le vin de la vie.
J'ai goûté l'ivresse de t'avoir suivie,
Reine des triomphes d'autrefois,
Parmi les étendards vaincus, les glaives et les croix
Pieusement vers ton passage inclinés
Avec les cris d'orgueil dompté dans le tumulte
Où la liesse de ton armée exulte,
Au milieu des captifs deux par deux enchaînés
Et de tant de femmes en détresse
Qui hurlaient d'épouvante et de douleurs :
Reine qui te plaisais à la guerre ! — ô maîtresse
Qui n'aimas que les étoiles et les fleurs !
Était-ce Toi parmi de tels parfums ! était-ce
Ta présence tendre et ta voix qui me parlaient?

*

Démence de mes rêves ! pour quels palais
D'extase sinistre et de pompeux mensonges

Ai-je alors délaissé les lacs des jardins clairs
De fleurs votives où l'amour plonge
Éperdument comme fulgurent les éclairs?
Démence vers le hideux passé, vil mensonge
De fouiller dans le tas des glèbes calcinées,
Dans les putrides terrains abandonnés,
Pour l'espoir, comme d'une perle, du mirage
D'une parcelle de bonheur!
Eh non! bonheur, fête et délire où se propage
Le miracle de la joie, il est ailleurs,
Il est dans l'estivale ardeur
Et la beauté superbe de demain!

Je sais:
Mon orgueil flamboyant a tremblé si ta main
Me touche et me convie à des fêtes propices,
Ta chair nue allume mon désir et ma faim,
Il faut que je les assouvisse:
Mille étoiles parmi ta chair, ô Nuit d'automne,
De l'Océan au ciel surgies,
Mille étoiles me brûlent de joies,

Mille étoiles parmi ta chair, ô nuit d'automne,
Illuminent de bonheur ma volupté.
La fraîcheur lourde de tes seins où j'ai goûté
Les aromes qui y frissonnent,
La souple tendresse de tes bras mûrs,
Ton corps plus ferme et plus pur
Que les corolles vraies de nos parterres
M'ont ouvert le radieux golfe de tes chairs
Vers le vertigineux abîme de l'amour ;
Et tes yeux, prodiges clairs de tant d'amour,
Tes yeux lavés des larmes bues
Jadis par l'ivresse de mon amour,
Tes yeux sacrés éclairent la rive
D'où vers toi, chère ! je tenterai
L'aventure de la mer où tu veux que vivent
Mon désir et mon rêve désormais ;
Et je sais qu'en un jour de joie ultime et sainte,
O chère ! où je t'aurai rejointe
Là-bas dans les jardins éternels de la vie,
A jamais tu m'endormiras,
Heure que mes instants envient !
Aux frais aromes de tes seins, entre tes bras.

DÉCLAMATION

A Maurice Clouet.

Mes champs avaient perdu leurs moissons et leurs fleurs.

J. RACINE.

Dors ! tu es plus impassible que la nuit.
Dors. Moi je crie et je pleure vers les étoiles.
Dors. Moi je roule au fond des gouffres de la nuit
Tant de lourds sanglots, de soupirs et de râles
Que l'impassible dans l'épaisseur des ténèbres frémira,
Que le ciel fauve à la foudre s'entr'ouvrira,
Que les mondes rugiront de connaître le deuil
Et la douleur à quoi me rive ton orgueil.
Des abîmes j'implore et je hurle,
Pitié ! vers une étincelle moins amère,

Vers une goutte des eaux de la miséricorde,
Vers la fin par la mort du martyre qui brûle
Et déchire, tenailles qui les mordent
Fil à fil, tout le réseau de mes chairs !

J'atteste les tourments anciens des sombres geôles,
J'atteste la cruauté des prêtres et des rois,
J'atteste la vie avec ses fleurs et ses effrois,
J'atteste les carnages de l'amour : nulle parole
Ne se peut si profonde que mon mal : je te hais !
Je te hais ! Et nul mot ne peut fondre l'horreur
De la nuit où je vague en butte au mal farouche,
Nul mot humain, proféré fût-ce par ta bouche,
Nul mot assez cruel, assez vil et mauvais,
Lourd de deuil, de tourments, de flamme et de fureur :
O Toi que j'aime, je te hais !

Dors ! Je t'ai bercée entre mes bras. Ta lèvre
Effleurait de baisers cette angoisse

De me mentir à toi comme un amant sans fièvre
Qui te tiendrait et sourirait à ton regard.
Ta voix se dénouait en de souples caresses,
Tu m'enlaçais du flot parfumé de tes tresses,
Ta tête douce reposait sur mon sein,
Tes mains avaient confiance dans mes mains.
Je te pressais sur moi, buvant l'aube et les cieux
Par la clarté languissante de tes beaux yeux,
Et je t'aimais, et je disais les mots de ma ferveur :
Chère, je t'aime tant ! — Et pourtant je te hais,
De toute la puissance de mon amour rêveur,
De toute la force de ma haine, je te hais !

Écoute : entendras-tu, ô Toi qui dors?
Soit, dors ! — Tu te croiras au réveil sûre encore
De mon amour, moi qui t'exècre ! et ta joie
Riche du vain bonheur m'offrira les corolles
De baisers fades, comme une obole.
Je te hais ! j'aime un amour qui rougeoie,
Brasier vorace de lèvres mordues,

Voluptés et lassitudes éperdues,
Étreintes de feu, ciels qu'un sûr baiser explore,
L'amour que ne rompt pas la mort.
Flambeaux ! d'âpres baisers fleurissent l'incendie,
La flamme happe tour à tour et propage
Par des bonds et des caresses hardies
L'éclosion de la fièvre et de la rage.
Pétales de délices par rafales
Soudaines et incessantes,
Élan des torches triomphales,
Touffes d'odeurs étourdissantes,
Le mâle désir absorbe et exalte,
Emporte le rêve et violente,
Farouche, vers l'extase poursuivie,
Fleurs de feu rapaces et sanglantes,
Les frissons fous et les voluptés de la vie.

Mais toi ! et ta beauté, sans qu'y frémisse un rêve
Impassible, qui donc es-tu, qui ne vis pas ?
Qui donc, si nul orage ne soulève,
Stagnant bonheur, fanges où tu rampas,

Ta ferveur pure en la tourmente des désirs
Jusqu'au ciel où l'extase va s'anéantir ?

Ta beauté même! tes clairs cheveux fidèles,
Morne flux que ne griffe aucun éclair fiévreux,
Tes yeux vides d'extase où l'étincelle
Du pieux tourment gît morte, tes yeux heureux,
Tes yeux calmes d'avoir fleuri dans la tendresse
D'un passé qui t'est plus cher que l'avenir,
Ta beauté, l'océan d'amour qui se dresse
Et rugit de splendeur candide en tes deux bras,
Ta poitrine sacrée où l'Éden peut tenir,
Tes seins gorgés de gloire et de mansuétude
Où ma détresse avide et folle s'enivra
D'un vin de vie ardente et de douce hébétude,
Ton ventre pur, tes reins caressants, et tes pieds,
Ta beauté, dont ma joie encore extasiée
A surgi, ta beauté si tranquille et si tendre,
Ta beauté, ta beauté! et la béatitude,
Bourbier vil où ta beauté m'a fait descendre,

Je la hais ! —
La vie est courte, il faut la vivre :
Délices mornes si ton sourire n'enivre
Nul âpre orgueil avec l'écume de la joie ;
Je saurai fuir, moi qui suis lâche, toi qui es belle ;
Je saurai fuir le festin triste de ton corps
Et la fade splendeur que ton amour déploie ;
Je saurai te fuir sans remords,
Toi dont l'étreinte jamais rebelle
M'accueillit, sans regrets et sans transports,
Toi, docile et souple corps de femme
Que jamais n'a rongé la flamme
Ou le frisson des passions !
Tu es à moi ! mais tu n'as pas dompté l'orgueil
Qui piaffe et se cabre sous mon désir,
Tu n'as jamais voulu, robuste, le saisir,
Tordre sa fougue, et rire ! c'était la proie
Offerte à la vaillance hautaine de ta joie,
Mais tu lui fis, dès le seuil,
Un pacifique et tendre accueil,
Et, depuis trop longtemps, le jeu de mon orgueil
Se prélasse par des champs enchantés et clairs,

Dans l'air serein et monotone, où nul éclair
Ne tressaille sous l'ennui de la fête,
Nul signe, nulle éclaircie de la tempête.

Je te fuirai. Là-bas, l'orage est sur la mer,
Les horizons mugissent sous l'orage,
Le combat s'échevèle de plage en plage,
Une victoire traîne son luxe amer
Sous un ruissellement de deuils,
Le vent des abîmes effeuille
Les crépuscules de la vie,
Et l'orde mort, rageusement suivie,
Se tourne brusque au bord d'une aurore,
Où son rire goulu dévore
Ceux qui, sans crainte, n'ont pas goûté au vil ennui!...

L'ennui! Par toi l'ennui a germé dans mon champ,
Je t'ai toute explorée et tu m'es trop connue,
Me voici las des blondes moissons de mon champ,
Me voici las des fruits des vendanges connues,

Et je veux fuir ! Fuir où fermente l'ivresse,
Où tressaille la mer d'un triomphe inconnu,
Où d'étranges clartés en frissonnant paraissent
Dans la nuit d'arbres l'éclair naissant des membres nus,
Où luit riante la fureur des dents du faune,
Où ses yeux fauves étincellent
Tandis que dansent, et la rosée à l'herbe y ruisselle,
Les nymphes dont il guette anxieux la beauté.

Rêves ! par delà les mers frissonne
L'envol fiévreux d'amour, de rêve et de clarté,
O rêves dont ici le regret m'environne,
Rêves touffus, qui me quittez
Pour quels mirages illusoires ?
Rêves ! je me souviens, l'ancien calme des soirs
Jadis enfiévrait d'orgueil toute ma vie :
Mes beaux rêves en allés !
Et maintenant, déchu du rêve,
Mon extase à pas lents par de mornes allées
Pleines de ronces, jadis fleuries et sablées,
Mon extase en angoisse s'achève,

Triste, seule, loin des îles, exilée,
Déchue où l'a rivée le sort!
Tous mes rêves ont pris l'essor,
Ils frissonnent au fond des mers,
Ils brillent, ils sèment des corolles,
Ils ont des ailes, et s'envolent,
Ils sont partis au fond des mers
Aux plages de joie et de lumière,
Et je suis seul, et je suis veule,
Je suis sans espoir et sans rêve!

Éveille-toi! Je t'aime, ma sœur, ô seule
Lueur parfois par l'ennui de la grève!
Dis : n'est-il plus de fête pour nous?
N'est-il plus d'amour et de rêve?
Dis : les mots de ta voix, tes regards seront doux,
Éveille-toi, je t'aime!
Viens à moi, berce-moi d'espoir, sème
De clartés la nuit qui s'épaissit sur ma vie;
Éveille-toi, donne tes yeux, souris,
Éveille-toi, je t'aime.

CINQ PETITS POÈMES DE LA MER ET DU VENT

A André Gide.

I

Fraîcheur des herbes! un matin de clarté pure
Tout humide des averses de la nuit
Rouvre à chaque miroir qui sur les feuilles luit
Le rêve ancien d'un ciel lointain et calme :
Clairs océans, si j'y bois de feuille en feuille,
Voici me rire l'eau d'un désir; je la cueille
Au vivace millier des scintillantes gemmes,
Et, loin des foules et des villes
Et des vains bruits et des secousses stériles

Où toute ma vie apparaît en exil,
Je me libère vers les îles du silence !
Ardente proue, une âme s'élance
Fière vers les conquêtes plus superbes
De mer en mer où le mirage
Féconde d'inconnu les anses et les plages :
Là, pure, la vie exulte
Oublieuse, en leur ténèbre, des tumultes,
Et c'est la paix prodigieuse des herbes,
Fraîcheur des herbes !

II

La mer d'un souffle à peine tressaille
Par ce matin de clair été ;
Au lointain nul passage de voile
N'a frémi dans la clarté.
Le vieux saule de la falaise,
Las des luttes, immobile, s'apaise,
Dormeur sans le sursaut même d'un rêve,
Dont lent le rythme soulève
Le puéril essor d'un seul oiseau.
Le sourire silencieux des eaux
Disperse à des cimes ses fleurs
Où boire la pure lumière

Et l'extase de la chaleur.
Tout résonne des profonds bruits
Que sème la sereine lumière,
Toute la terre, la plage, les bois, toute
La terre, les flots, l'air ne bruit
Que du frôlement seul de la lumière.
L'aile du vain désir s'éteint sans doute
Où ne s'embrase multiple qu'un silence
Unanime et radieux,
Pétales épars neigés des cieux
Par le soleil vers le silence.
Et l'air que nul souffle ne balance
Vibre et poudroie comme du sable,
Dans ce matin calme d'été
L'air se pâme dans la clarté.

III

Le geste du vent, les jeux du vent
Et tant de rires parmi les feuilles,
Une flamme ondule poursuivant
Par les mille caprices du vent
Les rires qui se glissent des feuilles,
Les oiseaux qui s'essorent au vent.

La flamme grandit, circule, monte,
Coule, se reploie ou monte encore,
S'épaissit, courbe, s'épuise, prompte

A renaître, puis grandit et monte
La même toujours, et se dévore,
Vive surgit, ondule et remonte.

Et la flamme du vent qui pourchasse
De parmi les feuilles les oiseaux,
Jeux et caprices que rien ne lasse,
Parsème dans le vent qui les chasse
Maint envol anxieux des oiseaux
Vers la mer où le vent les pourchasse.

IV

Accoudé parmi les fleurs de la terrasse,
J'ai vu, ce soir, le ciel si lointain et si bleu
Que les heures heureuses qui passent,
L'une après l'autre, lourdes et lasses,
N'ont creusé ni sillage de feu
Ni un golfe dans l'archipel des étoiles.
Nul fabuleux mirage ne dévoile
Le trésor fatidique des plages
Vespérales de mon rêve ;
Nulle houle amoureuse ne soulève
Le navire de mes espoirs
Parti, les vents de fête en poupe, bien des soirs,

Vers les conquêtes de la joie ;
Qu'importe ? et nulle aile ne déploie
En plein azur son envergure claire
Jusqu'aux îles au fond des mers
Dont la splendeur au loin flamboie :

Toute la vie est immobile...

V

La vie est calme
Comme ce soir de doux été
Où les oiseaux, parmi les arbres apaisés,
Au bord du fleuve se sont tus.
L'eau même aux joncs des rives ne jase plus,
Tout est calme,
Et la nuit pacifique et sage
S'endort sans un frisson sous un ciel sans nuage.

La vie est calme!
O chère sœur, c'est ton visage
Lui-même qui sourit à peine à du bonheur,

C'est ton visage la vie, ô claire sœur,
Si calme ;
Comme la vie et ton bonheur,
Ton visage calme est pacifique et sans nuage.

Le fleuve même est taciturne
Parmi ses rives et les roseaux,
Des fleurs y tombent l'une après l'une;
Heures suaves et taciturnes
La vie est calme auprès des eaux
Où s'émerveille, ma sœur,
Des heures, des eaux et des soirs le bonheur
De nous sourire en l'éclair tendre de tes yeux.

LES VENTS

A Grégoire Le Roy.

Neuves fontaines!

Fontaines hivernales de la forêt,
Arbres lumineux d'où s'égoutte le gel,
Jets d'eau du givre figés dans la forêt,
Pyramides immobiles qui étincellent,
Les eaux étincellent dans l'air brumeux et terne,
Les eaux étincellent sous la ténèbre des nuages,
Les eaux lumineuses des fontaines,
Les eaux,
Les eaux jadis de joie et de clarté,
Les eaux! souffle durci des eaux où se propagent

Les joyaux de l'automne et de l'été ;
Neuves fontaines
Écloses des branches nues où l'hiver s'abat,
Neuves fontaines incertaines,
Rêve suprême dans le naufrage,
Fontaines stables, incertaines,
Fontaines,
Les fleurs du jet figé suivront-elles, naufrages,
Le destin triste des pétales de l'été ?

Épais et doux duvet de cygnes,
Des oiseaux d'étrange clarté
Se pressent aux branches immobiles
Sans un geste et sans un cri.
Duvets plus velouteux qu'un plumage de cygnes,
Duvets chatoyants et fleuris
Par mille éclairs de pierreries,
Duvets,
Oiseaux d'orgueil et de clarté,
Oiseaux chastes que l'hiver apaise,

Rêve ! tu t'éteindras par un souffle, la neige
Fond, duvet impalpable de la neige :
Claire, épaisse et douce, étrange clarté
D'oiseaux touffus qui n'ont jamais chanté.

Et jamais le silence,
Même parmi d'autres hivers dans la forêt,
Jamais le silence lumineux et stérile,
Jamais le silence n'instaurait
Un luxe tel de volupté et d'indolence :
Tout, cet hiver, est immobile,
Le gel des fleurs, des oiseaux et des fontaines
Scintille placide dans les branches ;
Nul bruit, nulle rumeur, même lointaine,
Où jadis croulaient par avalanches
Les frissons froids du ciel qu'exaspéraient les vents.

Les vents !
Les vents paisibles et froids, souffles du Printemps

Qui se mire, en circulant, à tous les rêves,
Les haleines vivifiantes du Printemps
Qui réveille les sourires, rajeunit les sèves,
Purifie de rayons les sources, de baisers
La solitude pacifiée des Océans ;
Le Printemps !
Le babil de tant de brises apaisées
Errant avec douceur le long des fleuves,
Le babil de mille oiseaux éparpille ses baisers
Au long des brises sur les herbes, sur les feuilles,
Et sur les fleurs, et sur les eaux,
Le babil tendre frôle les visages et cueille
A des yeux et à des lèvres ingénues
La grâce flottante des parfums où l'amour s'insinue.

Les vents !
Les vents sonores et chauds des étés opulents,
Les vents généreux qui mûrissent les javelles,
Les vents larges, pacifiques et lents,
Bus par le délire accablant

Des fièvres que juillet renouvelle,
Le calme étésien des nuits extasiées
Qui ramène d'une étoile la caresse
Des confidences balbutiées,
Le vent d'été sonore dresse
Sa gloire comme une tour sur les mers,
Le vent d'été élève aux plaines
Un mur immobile, ardent et clair,
Où ruisselle le feu fixe de son haleine ;
Le vent d'été entoure les bois,
Plane en fête sur les monts et les vallées,
Éclôt, fleur gigantesque, aux cités de la joie
Sur les tiges entremêlées
De la vie, impavide ou monotone !

Les vents !
Les vents acides qui bousculent le vieil automne,
Les vents diaprés déchirent les dunes,
Tourmentent, croassant, les vagues qui se crispent,
Désolent les landes arides, insistent

Dardant leurs langues importunes
Aux carrefours dénudés qu'ils dépouillent
De toute joie et de beauté!
Hyènes qui rôdent de tous côtés,
Les faméliques souffles fouillent
Les immondices des décombres,
Les gloires mortes gisant à l'ombre
Des vieilles murailles pourries,
Et la surface verte, puante et sûrie
Des marécages de l'automne !

Mais surtout les vents d'hiver sont farouches ;
Leurs brûlures échevèlent des tempêtes
Qui secouent les masures et qui couchent
Au ras des routes où leurs rages s'entêtent
Les antiques fûts découronnés des chênes.
Implacable et continu carnage! Les champs
Tressaillent aux assauts méchants
Des tourmentes qui s'y déchaînent
Aveuglément et sans répit, et tout l'hiver !

Meute carnassière, affolée! horde barbare
De guerriers chevelus, cottes et cœurs de fer,
Violateurs rapaces! vents brutaux, vents d'hiver,
Oh! les villes, quand vos démences s'en emparent,
Oh ! les hameaux, serrés d'effrois aux creux des monts,
Oh! les bêtes, les arbres, et les hommes !
Et surtout, là, perdu où l'assaille et l'assomme,
Là-bas, sur mer, le vent, de ses coups furibonds,
Oh! le vaisseau désemparé dont nul n'est maître,
Hochet des mers, toton que l'eau boit et pénètre
Ou qu'elle brise sur un écueil !
O vents d'hiver farouches,
Vents impitoyables, vents de deuil,
Vents farouches!
Du moins tout cet orgueil craché par votre bouche
Votre orgueil suscite de la vie,
De la vie âpre, anxieuse, malaisée,
De la vie !
Et non, comme un hiver douçâtre et apaisé,
L'indolence par tant de neiges assoupie
Sous qui s'endort stérile et se fige la vie !

LA PLUIE

A Marcel Collière.

Dans le jardin déjà triste de l'automne
Où défaillent feuille à feuille les roses.
Quelle tardive fleur lucide se pose
A des tiges pour un baiser en qui frissonne
Et s'épeure leur langueur si meurtrie ?
Une fleur ensoleille la brume ;
Clartés lointaines qui pâles allument
A des cimes leur sourire de féeries,
Que sont-elles et d'où venues ?
Rayons qui se glissent des nues
D'un peu de joie égayer nos chemins?
Espoir des ailes ingénues,

Fuir l'assaut des lendemains ?
Rêves de caresses par les mains
De frêles déesses inconnues?
L'automne s'avive et s'évertue
A faire renaître palpitants
Les parfums défunts du printemps.

L'heure passe. Une angoisse nue sanglote
Dans l'étreinte impatiente du crépuscule;
La volupté d'automne s'annule,
Presque l'hiver! Des voix de l'horizon chuchotent
Et le jardin s'endort plus triste où se dorlote
Un veuvage désert et taciturne.
Nulle haleine ne circule,
Paix mortuaire, silence nocturne,
Rien ne bouge, — et les rameaux immobiles,
La terre épaisse des feuilles tombées,
Toute la vie a succombé.

Or, voici, pressantes et menues,
Par les sentiers et l'avenue
Que s'élèvent du silence
Et des ombres de la nuit tombée
Des rumeurs et des cadences :
Rythmes vivaces, nette harmonie,
Un fourmillement de la danse a frémi,
Des pas qui crépitent s'élancent
Et scintillent sur la terre endormie.

Tout le jardin accueille, où l'automne s'ennuie,
Languissant et monotone, en sa douceur,
Le passage soudain des merveilleuses sœurs,
Les magiciennes de la pluie.

Elles vont, elles s'élancent,
Elles reviennent et s'affolent,
Elles rient, elles déploient par guirlandes, farandoles,
Et groupent en des rondes folles

Les rires de leur joyeuse turbulence,
Et sous leurs pieds naïfs maintes corolles
Naissent au rapide baiser de leurs danses.

Tout le jardin accueille, où l'automne s'ennuie,
Languissant et monotone, en sa douceur,
Le passage bruyant des merveilleuses sœurs,
Les ballerines de la pluie.

Et dans leur danse et dans leurs rires
S'acharnent les rythmes étranges,
Puis s'éteint brusque l'éclair des corolles,
Le chant par rafales change
Au gré des brises que l'heure fait fleurir:
Déjà plus paisible est la terre molle
Où la gaîté de leurs pas s'atténue,
Et, au silence désormais des avenues,
S'avancent, songeuses, sans bruit,
Sous des voiles et long vêtues,
Sœurs clémentes, les pleureuses de la pluie.

Avec des poses très tendres, très lasses,
Dans leurs traînantes robes noires,
Elles vont parmi le soir
Négligemment s'accouder et s'asseoir,
Au fond du jardin obscur, sur les terrasses.
Là, de leur voix dolente et de leurs lèvres pâles,
Frissons de labiales anémones,
Elles sanglotent les douleurs de l'automne,
Et leur tristesse douce étale
Des tentures de nuages monotones
Jusqu'où l'on voit comme de grands vieillards
Monter au ciel sinistre les brouillards.

Ainsi rêvent-elles, visiteuses pensives,
Sur la terrasse du morne jardin,
Et, sans que la joie ancienne y revive,
Bien bas, leurs voix se lamentent sans fin.
Elles se montrent l'une à l'autre, — sous leurs voiles
Le geste est lent et s'allonge tristement, —
La ville en son lugubre tassement
Et les brumes qui l'environnent et l'assaillent.

Anxieux sous les vapeurs malévoles
Le pauvre amas qui figure les maisons
Baigne engourdi dans la fièvre et les poisons,
Les murs grelottent, verdissants, au long des rues
Qui coulent et se nouent, livides rigoles,
Vers des carrefours d'où les tours et les coupoles
S'efforcent à monter d'un essor impuissant.

Quand elles ont passé, les sœurs se souviennent,
C'était des palais radieux de soleil
Et des gloires ! chaque rue arborait la sienne,
Le travail heureux au soleil,
La vie, et la joie, et l'amour,
Le clair babil et les enfants en fêtes,
Les jardins splendides où triomphe le jour,
Et les dômes en conquêtes
Pâmés parmi l'azur dont s'embrasaient leurs faîtes !
Mais les mauvaises ballerines
Vinrent, avec presque un sourire,
Et leurs danses sèment la ruine,
Leur souffle est pour corrompre et pour flétrir.

Et la ville à présent languit de torpeur,
La ville s'effrite peu à peu,
La ville putride se meurt,
Et des lèpres, de chaudes moisissures
Croupissent les rues, rongent les murs
Et gangrènent la ville vermoulue
Où rien ne lutte, où nul orgueil n'est plus,
Nulle vie, et nul désir de vivre !

Et les sœurs aux longs voiles sont ivres
D'avoir éteint le délire et l'espoir,
Et, du haut jardin où elles vinrent s'asseoir,
Sur la ville, déployant les tissus mornes,
Elles roulent, vapeurs molles, des linceuls ;
Puis, riant, les magiciennes ballerines,
Les sœurs se lèvent pieds nus sur la ville,
Et leurs pas scintillants la piétinent,
Morte, ensevelie en les tapis de son linceul.

Et c'est, encore ! la pluie,
O morte ville ! et tout l'ennui
Jusqu'au retour resplendissant du vrai Printemps !

LES ILES

A Ferdinand Fontainas.

Tout le mystère du monde est dans les îles.

MICHELET.

Parmi l'heure plus sereine de cet automne
Qui pleut ses feuilles d'or au sol roussi des dunes,
Je me suis, vain, ce soir, d'un regret monotone,
Assis au bord des flots qu'illumine la lune.

La splendeur survivante d'un suprême été
Avive à l'horizon le séduisant mirage
De fuir vers les îles de la vie un rivage
De platitude morne et de stupidité.

Rien ici ne frémit des grandeurs de la terre ;
Ni volcan dont la lave chaude ensevelit
Les villes et empourpre de flammes les mers ;
Ni fleuve de rage et de folie
Qui broie et emporte au passage
Les roches des monts, le terreau des pâturages
Et les troupeaux qui y broutent les prairies.
Rien ! le sable insoucieux de nos plages,
A peine de mornes monticules sans herbages,
Des chemins plats à travers les longues landes
Au boueux terrain des marécages
Où jamais les oiseaux fiévreux ne descendent
Poser aux arbres maigres leurs nids et leurs couvées.
Rien ici ne tressaille ou ne vibre ; le vent
Du large s'atténue en soulevant
Parmi l'heure toujours sereine de cet automne
En faibles tourbillons l'écume monotone
De la mer qui palpite sous la lune
Et meurt presque sans bruit au sol roussi des dunes.

Les hommes m'ont lassé qui s'agitent sans fin
Pour tenir quelque jour en leurs mains
Un frêle amas de pièces d'or à effigies
Laurées, sans que jamais ait surgi
La vigueur vraie et le désir de la pensée
Dans leur âme dépossédée :
Labeurs stériles pour ne pas vivre,
Labeurs futiles d'agonisants,
Quoi ! aux tristes heures de vos ans
Nuls rêves ne vous entraînent à poursuivre
Les voluptés promises de la Beauté !
La rive où l'on stagne, putride et hébété,
Nul songe ne vous la fait quitter
Et fuir ! Plonger aux gouffres dont frissonne l'air,
Appareiller vers les neuves merveilles
Dont, murmure infini d'invisibles abeilles,
Le sourire fait tressaillir l'Océan clair,
Et toute la vie, de mer en mer,
Explorer du soleil qui, en fête, chatoie
Par mille climats de la joie,
Ou qui s'éplore pâle à des grèves farouches !

•

Cette nuit, quel orgueil sûr ! et de ma couche
Je me suis dans la ferveur levé
Pour parcourir parmi la lune au long du flux
D'amoureuses contrées qui ne sont plus
Qu'un souvenir et qu'un mirage parfumé !

C'était après les secousses de la tempête,
La dérade et la lutte sans espoir;
Nous avions erré des heures sans rien voir
Que le vent furieux qui insurge les lames,
L'assaut par tourbillons dont le souffle halète
Contre nous, choc par choc, et par fureur entame
Avec un bruit sinistre et fou
Toutes nos forces encore debout,
Brise l'étrave et enlève l'hélice
Et fend enfin par un dernier effort
Le navire que les vagues engloutissent...

Quelle épave
Nous a portés évanouis dans l'anse des écueils
Où des gens rudes qui nous recueillent
Nous ravivent de soins taciturnes et graves ?

Oh! les pêcheurs pensifs dans la brume et le vent
Je les ai vus, depuis, s'enfoncer si souvent
Calmes et braves
Vers le désastre des longs naufrages
Perdus parmi la nuit aux flots lourds de la mer !
Et que de fois leurs simples barques ramenèrent
Ce qui était l'orgueil des plus riches vaisseaux,
Splendides naguères de leur espoir de conquêtes,
Fracassé et rompu dans les tempêtes
Par la fougue des vents et la rage des eaux !

J'aimais songer près d'eux sur les grèves, tandis
Qu'au loin, dans le frissonnement de midis
Parés d'un peu de lumière grise,

Passait éblouissante la flottaison
Des hautes et singulières banquises
Qu'on voyait fondre à l'horizon.

Nous regardions encore, sans parler,
Parmi le sourd mugissement
Des eaux après les eaux, éternelles,
L'océan aux écueils par la houle ébranlés
Creuser, dans le basalte, des arcades
Où la tourmente s'échevèle.

Mais cette image au fond des brumes des Orcades
Qui par les nuits longues me harcèle
C'est pour se perdre dès l'aurore à l'horizon
Une banquise qui passe en lente flottaison.

*

Le navire qui s'offre à mon rêve dans la rade
Sous la brise fait sourire d'étincelles
L'azur clair de la mer aux fleurs de ses écumes.

Je vivrai d'île en île, ivresse! où se parfume
L'air superbe de la beauté des Sporades ;
Je cueillerai des gemmes et des fruits dans tes bois,
Sicile! et j'entendrai les amoureuses voix
De tes bergers sur les radieuses collines
Où Théocrite errait et que rêvait Virgile.

Toute la vie enthousiaste et sage !
J'explorerai tous les rivages,
Je fendrai l'eau de tous les golfes,
Et les odeurs du large et les souffles du ciel
Mes lèvres les boiront à de pures corolles
Offertes à leur soif tour à tour par la mer,
Et je leur donnerai, selon l'heure, les noms
Tendres des plus lointaines îles :

L'or aux Antilles, la flamme en l'Insulinde
Et la fièvre éperdue y rutilent,
La grâce fraîche ceint Nippon
D'une guirlande de glycine et de jacinthes ;
Claire et belle, parmi les roses
Comme une source jaillit Formose ;
Et j'irai plus épris et plus fier
De vivre tel parmi le monde affolant
Des parfums et des lumières,
Jusqu'au suprême crépuscule
Où vers moi flamboiera des plaines de la mer
La mystérieuse Ceylan
Qui brûle
Comme une perle dans la mer.

LA NEF DÉSEMPARÉE

GUIRLANDES

COMMÉMORATIONS

A JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

La dalle de la tombe au détour du chemin
Est celle d'où mon âme éveillée à l'aurore
Vit vers elle jadis ta tige svelte éclore,
Lys ! et s'épanouir en pâleurs de carmin.

Tige brisée et fleurs d'orgueil sans lendemain
L'ouragan outrageux passe et vous décolore ;
Et me voici, plus triste et taciturne, encore
Interroger la tombe, un lys mort dans la main.

Nul soleil ni l'espoir d'une étoile éphémère
Ne suscite le vol d'une ardente chimère
Vers l'éveil de ton rêve, ô Rêve, où tu t'endors :

La promesse des temps s'élude et se dénie ;
Les cendres ont terni l'astre d'épiphanie ;
L'Enfant ne naîtra pas ; les Rois-Mages sont morts.

GUERNESEY

Le souffle âpre des mers mugit, et la tempête
Jette, en heurtant le roc, sa bave dans la nuit,
Gouffres d'ombre totale où l'écume ne luit
Qu'en brefs flocons jaillis et brisés vers le faîte.

Un silence a creusé sa ténèbre. La bête
Sournoisement peut-être a guetté ce qui fuit ?
Mais non ! la vague cède à l'aube et ne poursuit
Qu'un rythme éparpillé par frissons sur sa crête.

Tu te lèves. Tes yeux contemplent au lointain
La joie étinceler au jardin du matin,
Ton fier exil frémit, ta voix vibrante espère ;

L'île résonne. Ta voix pleure, ta voix rit !
Et nous, enfants émus du vent de ton esprit,
Nous vénérons en Toi, Phoïbos-Hugo ! le Père.

IN MEMORIAM

R. v. I.

(Juillet 1893)

La tombe est close.

Je me souviens de la colline du cimetière
A l'ombre du clocher de ton village...
La tombe est close
Sur ta vie, ô mon Ami ! Ame fière,
Ame claire, âme sage !
La tombe est close
Sur toi, sur le naïf orgueil des souvenirs,
Et toute la douceur de notre vie unie :

Ah ! ce bonheur d'une vie infinie
Quels rêves mauvais l'ont si tôt fait finir ?
Quel odieux rêve
Quand plus tu ne t'éveillas de notre réveil,
Toi dont le rêve à présent s'achève
En la lumière éblouissante du soleil !

A ÉPHRAIM MIKHAEL

La brume close autour de l'image d'un rêve
A fondu, mur de suie et mauvaise tourmente,
C'est, avec le sourire en qui s'offre l'amante,
Une exaltée aurore et sa floraison brève.

Tout le vierge regret au reflux de la grève
Que le frisson nouveau de naître diamante,
Je le cueille en les flots d'une mer écumante,
Pulpe mûre qu'un jet de soleil pourpre crève.

Le feuillage terni qui neigea tout l'automne
Traîne sur l'horizon son voile monotone,
La ténèbre persiste où le marbre est réel.

Pieusement j'élève à l'entour de ta stèle,
O Mikhaël, vers toi qui t'endors, Mikhaël,
Le cri vain de mes vers que ton aube constelle.

L'HIÉRODOULE

L'hiérodoule au cœur d'éternel diamant
Dans la suprême nuit contemple éperdument
L'hiver du ciel blanchi par le givre des astres.

E. M.

Celui qui chante est un enfant, et sa chanson,
Rose clémente éclose douce en la mémoire,
Grandit, grave d'amour, vers l'aurore illusoire
D'où les prêtresses d'or sourient dans un frisson.

Et toi, n'écoute plus les fifres de l'automne,
Les sanglots de la nuit ou les dolents midis
S'éteindre vers l'hiver en les chênes raidis
Parmi l'oubli des fleurs dont la terre s'étonne.

O saisons ! c'est de vivre et d'aimer le seul prix ;
La voix hardie entr'ouvre un jardin de délices
Où tu viennes parmi les parfums, et remplisses
Tout ton rêve de joie et de printemps fleuris.

Laisse la vie, Ami, qui s'agite méchante
Et qu'emportent les vents vers d'obscurs lendemains :
Un exil tendre offre à ton songe des chemins
D'extase, et l'hiver même, écoute ! la voix chante ;

Regarde, et quand tes yeux se pâmeront d'amour,
Tu verras s'avancer la belle hiérodoule
Dont la marche aux sentiers que sa sandale foule
Parsème tout le ciel des corolles du jour.

DEDICACES

A HENRI DE RÉGNIER

De la vigile des grèves
En ce fol automne mort
La Licorne vole au Nord
Vers un ciel de plus doux rêves.

Las des scènes et du site
Parmi les fleurs de mensonge
Pour l'avoir suivie un songe
Naît encore et nous incite

A marcher au crépuscule,
Et, quand l'aube au ciel paraît,
S'éblouit, pour nous forêt
Dont la cime d'or recule

Le bosquet tendre où caché
Pleure ton espoir, Psyché.

A PIERRE QUILLARD

Des ombres de nuit surgie
Une île éclôt fleur des eaux
Sous l'aile éparse d'oiseaux
Dont l'essor s'y réfugie :

Et sur la dune élargie
Quand s'approchent les vaisseaux,
Voici parmi les roseaux
La douce et claire effigie

D'une reine aux cheveux blonds
D'une reine d'Avalons
Et d'Atlantides en songe :

Ivres d'espoir insensé
Tel tu nous saisis, mensonge
D'Ogygie ou de Circé !

A A.-FERDINAND HEROLD

Les gemmes et les ivoires
Et les éclairs chrysobéryls
Mêlent d'éclairs puérils
Le deuil des tulipes noires.

Fleurs lourdes du jardin triste
Où pleure un jet d'eau lointain
Le sourire du matin
Vous vêt d'or et d'améthyste.

Aux fêtes sentimentales
S'attardent dans les halliers
Un à un les chevaliers
Auprès des princesses pâles

Dont les doigts las sont des fleurs
Qui apaisent leurs douleurs.

A O. G. D.

De toi seul fils et l'aïeul
Naît aux portiques du Rêve
Le guerrier de qui le glaive
Soit le simple et clair glaïeul.

En ses doigts tige qu'isole
D'un geste las son dédain,
Il t'a prise à quel jardin
De Spolète ou de Fiesole,

Pour, le héros puéril
Surgi d'un lointain de l'âme,
Abdiquer la fleur de flamme
Aux futurs pourpris d'avril

Où des roses seront fières
D'être des roses-trémières.

POUR STÉPHANE MALLARMÉ

HOMMAGE

En l'église, où ne s'allume
Qu'une étoile taciturne,
La myrrhe fume de l'urne
Et, sous l'angoissante brume,

Surgit du sol qu'elle évite :
Tel, secret et pur, s'élève
Vers le Ciel perdu le rêve
D'un sacrilège lévite.

Joie et désir de mon songe
Épris d'air lointain et d'astres,
Mon orgueil fuit maints désastres
Pour des nuits où se prolonge

Le rayon d'extase vers
Le bel azur de vos vers !

VALVINS

L'eau plus lente s'écoule autour des touffes frêles
Et, naïve, elle vire et s'étire, ô jeux vains,
Jusqu'aux portes d'un rêve où se rient les sylvains
A suivre aux tiges naître, frais baiser, leurs ailes.

L'arome astral d'or mûr ruisselle en cent tourelles
Au fleuve, et filtre aux fleurs ivres de tous les vins :
C'est, où vivre parmi les hêtres clairs, Valvins,
Et l'argent de leurs troncs s'allonge en reflets grêles.

La rive s'humilie en prairie et s'étend
Jusqu'à l'azur, et brûle au soleil palpitant,
Millier extasié d'herbe où vibre une étoile ;

Mais la proue a mordu vers l'arche un fluvial
Remous, et s'éparpille en frisson lilial
Tout l'air léger et net, qu'illumine la Voile.

SEPTEMBRE 1898

Désastre morne issu vers l'aube en cet automne
Par le vent dont en foudre affolé le grêlon
Assaillit l'air parmi le calme du vallon,
Nul heurt sinistre autour des grands hêtres ne tonne.

En l'heure encore claire meurt l'azur atone
Qui n'a jeté qu'un cri d'horreur perçant et long
Entre les fleurs et l'herbe où rôde un seul frelon
Tandis qu'au loin le spectre avec le doigt tâtonne.

Oh ! veillons : une voix de glace a menacé
La paisible forêt des songes du passé,
N'effeuille pas la fleur trop frêle que tu cueilles ;

Septembre s'entr'ouvrait, éclairs ! diluviens
Triomphes, mais l'aurore est bien morne où tu viens,
Écoute ruisseler la Mort entre les feuilles.

ANNIVERSAIRE

Sept. 98.

O tombe !
Si j'hésite où nul éclat ne tonne
Hurler tout l'or du nom vers l'aube en cet automne
Et l'orgueil pressenti d'un grand faste futur,
Je m'éveille, rêveur que les ans ont fait sûr
De s'accouder encore au marbre de la chambre,
Héraut muet des jours qu'attriste un fier septembre,
Et, non plus déniant à la pompe d'un deuil
L'ornement lourd des plis d'ombre impie au cercueil
Jusqu'à n'avoir voulu de mes doigts lents étendre
Pour le visage las une guirlande tendre

De regrets ou de pleurs issus par le trépas ;
J'interroge la voix qui ne se dément pas
Même parmi l'horreur dont la terre frissonne :
Mon solitaire appel n'a suscité personne,
Et j'oublie aux jardins de cet étrange été
Que la présence morne, où nul n'aurait été
Pour les bras de ma joie ou la souffrance pure
La noble, précieuse et durable figure,
S'allume par l'aurore et plonge dans la nuit.

Lève aux branches tes mains innocentes : le fruit
Sous le feuillage est mûr, ou la fleur étincelle ;
Cueille-les. Un parfum de sève chaude scelle
Leur pulpe et la beauté du silence serein.
Des cris ne viendront pas secouer votre airain,
Parois dures où rêve un labeur pacifique ;
Et le paisible et haut désastre ne trafique
Ni d'un hochet bruyant ni d'aucun geste vain.
Tu tiens celui que nous aimâmes, et qui vint
Pour nous montrer du doigt les cimes magnanimes ;
Son œil sûr éclairait l'espace ; et nous unîmes

Tant de fois nos regards dans l'abîme ancien
En quête des clartés dont s'illustrait le sien,
Qu'aujourd'hui le sursaut de palmes illusoires
Évoque en notre esprit comme un frisson leurs gloires
Éteintes à jamais, et que nul vent n'émeut.

Qu'importe le soleil de la terre, s'il pleut
A des rives ses feux, ou si l'ouragan corne
Pour ceux dont la pensée exacte et fraîche s'orne
Du feuillage limpide et sacré de ses vers ?
Les eaux calmes d'un lac reflètent l'univers ;
Puis, ô séjours qui furent chers ! la voile neuve
D'éclatante blancheur illumine le fleuve ;
C'est l'heure, l'air frémit, et la sourde forêt
A banni la ténèbre avec qui disparaît
Le fantôme haï des blasphèmes nocturnes :
Pâles enfants brûlés de désirs taciturnes,
Ton destin que ta voix tentait de définir
Nous lui vouons de l'ombre un fervent souvenir :
Il est en nous. Tu vis en nous, je te sens vivre,
Tu vis ! Ta main se tend vers nous, et nous délivre

De la mort; tu souris, ô triomphe seul beau !
Et c'est nous qui sortons de cet obscur tombeau.

LES ÉTAPES TRISTES

LE VIEILLARD

Ta plainte est lasse des mêmes mots de douleur ;
Tu te tais, avec l'angoisse de tes pleurs;
Maintenant, délaissée, écoute
Si le vieillard qui jadis riait jeune par tes routes
Pleure en paroles moins lassées
Les jours d'orient clair et bref de son passé.
Écoute :
Par les tristes carreaux tout l'émoi du passé
Avec lenteur monte de la route,
Et vos deux vies ont frissonné.
Écoute
Tout le deuil lourd et tout l'émoi du long passé.

Je ne fus pas toujours celui
Qu'il semble que je suis aujourd'hui,
Je n'étais pas le vieillard qui mendie
Un peu de pain, un peu de feu, un peu de vie
Pour souffrir mieux le long des jours et des années
L'assaut tenace, en lames d'acier,
Des souvenirs de quels glaciers
Jadis si scintillants des promesses de vivre !
Alors jeunes mes yeux s'extasiaient à suivre
Avec délices sur les monts
Les vierges voluptés et nos désirs profonds.

Je ne fus pas toujours celui
Qu'il semble que je suis aujourd'hui.

O mes amis d'antan ! Combien d'entre vous savent
Si tel, qu'ils connurent le plus fou,
Le plus étincelant d'ivresse parmi tous,
Et qui partit un soir de sombre dégoût

Vers les terres futures que ne savent
Jamais les sédentaires de la vie oisive, —
Si tel n'est pas, désemparé, l'homme que poursuivent
Les mépris de la rue en tumulte et les chiens
Qui aboient tragiquement après ses chausses ?

Qui sait ces choses ?
Et n'étant plus celui que vous avez connu,
Je suis celui de votre passé
Qui s'en vient misérable et demi-nu
Quêter de porte en porte une aumône chétive.

REMORDS

O ma jeunesse ! ô belles eaux fraîches et pures
Qui frémissiez dans les jardins de mon passé !
Vers le rêve promis des voluptés futures
L'amour chaste m'ouvrait un chemin tout tracé.

Et maintenant j'ai le regret des vaines heures
Dont la lourde torpeur m'a plongé dans l'oubli
Et le remords des extases antérieures.

Qu'ai-je fait de ma vie, ô moi qui fus superbe ?
Qu'ai-je fait de ma foi naïve et de l'orgueil ?
Morte est la joie, je l'ai tuée avant le seuil,
Et tout mon grand espoir agonise dans l'herbe.

Qu'ai-je fait de mes mains, qui ne soit honte et mort ?
Qu'ai-je fait de mes yeux qui n'ait trahi la joie ?
L'amour succombe. L'ennui fait de moi sa proie :
Ridé, flétri, vidé, qui peut plaindre mon sort ?

STANCES

O long ennui de voir les lilas sous la bise
Effeuiller dans le sable une ruine de fleurs:
L'inutile printemps de lumière indécise
Se traîne tristement sans force et sans chaleurs.

Dans le couchant sinistre, à peine éclos, rougeoie
Un pénible soleil comme un fanal lointain
Qui tremble sous la brume, agonise et s'éteint.
L'heure humaine a perdu sa parure de joie.

Que sommes-nous, errants dans la vie un instant
Sous d'épais tourbillons de vent et de poussière?
Quel vierge orgueil faut-il si d'un but où l'on tend
Dès l'aurore on ne doute et l'on ne désespère?

Fantômes éperdus d'amour et d'horizon
Que harcèlent partout le deuil et les ténèbres,
La mort en ricanant verse dans nos vertèbres
Le suc inexorable et lent d'un sûr poison.

IMPRESSIONS D'AUTOMNE

Avais-tu des amis? Leur tendresse est passée.
Tu ne fus rien pour eux, qui ont fui loin de toi;
La poussière s'amasse et monte jusqu'au toit :
Pleure, pleure en vain ! Amis et fiancée,
Tous t'ont quitté, tous t'ont laissé sans un adieu.
Ils ont franchi le seuil, ils ignorent tes larmes,
Et tu t'épuiserais en houles de vacarmes
Que pas un seul jamais ne viendrait dans ce lieu
T'apporter le secours ému qui fortifie
L'âme à s'offrir à la tristesse avec grandeur.
Nul rosier du passé n'a plus pour toi d'odeur,
Et le temps sans pitié te ronge et te défie.

Tu ne connaîtras plus le tintement léger
Des jours d'ivresse douce ou la fraîcheur des nuits.
Tout pèse sur toi. Tout s'alourdit. Les ennuis
T'accablent. Il est l heure, et rien ne peut changer.
Ta vieillesse morose a le goût de la cendre,
L'eau purc se tarit dès que ta lèvre y boit,
Regarde: et que ton cœur tressaille s'il ne voit
Que la nuit sans répit où tes pas vont descendre.

ECRIT A MALINES

(Nov. 1903)

O mes Amis, les seuls, sans doute, que ne lasse
De son ennui ni la lenteur de mes émois,
Ni mon silence, ni l'horreur de mes effrois,
Vous savez si je porte une âme veule ou basse.

Vous le savez : vous m'avez vu dresser au ciel
L'enthousiaste ardeur de mes naïves joies.
Mais toi ! se peut-il, mon frère, que tu ne voies
Que ce doute qui rampe en mon cœur fraternel ?

Tu me connais pourtant. Ne sens-tu la tristesse
Et la douleur où se débat mon vieil espoir,
Et que, proche la rive où menace le soir,
Le monotone orgueil du rêve vain me presse?

Reviens, et prends ma main tremblante dans ta main,
Rassure-moi, mon frère, indique-moi la route :
Ta cordiale étreinte a tôt tué le doute ;
Je me lève, il est temps, et j'aspire à demain.

Quel spectacle promis m'illumine et rayonne
De tes yeux sans nuage à mon cœur frémissant ?
Je sens bondir en moi la force de mon sang :
Que cette aube nouvelle est réchauffante et bonne,

Que cette aube adorable allume de clartés
Dans le ciel de la ville aux toits roses humides !
Le carillon l'emplit de ses notes limpides,
L'air sonore s'émeut de frissons exaltés.

O mes Amis ! les seuls, sans doute, que ne lasse
Ni l'aube des beaux jours à venir, ni l'espoir
De descendre paisible aux rives où le soir
Étendra sur les cœurs son deuil sombre et tenace,

Comme vous j'aimerai d'un sourire très doux,
Mon âme tendre s'ouvre en des vœux de silence,
Et c'est vers Vous, fervent, que de mon cœur s'élance
L'hymne de mes espoirs, mes seuls Amis ! — vers Vous.

LA PARESSE

Pour une eau-forte en couleurs
de H. Detouche.

Tant d'espoirs doux parmi la lassitude nés
Pour des yeux demi-clos s'écoulent comme un fleuve ;
L'immobile et la multiple volupté neuve
Se disperse en miroitements inopinés.

Accoude à du songe ton beau front pur. Éprise
De mieux qu'elle, que veut la Vie et tout son bruit
Ravir à ton extase sereine, où ne luit
Qu'un clair soleil jailli du regard qu'il irise ?

Si la spirale couve un sommeil morne et lent,
Ta pensée a tissé, comme un fil l'araignée,
Le manteau d'oubli lourd dont tu sais, résignée,
Tristement dorloter l'effroi d'un hiver blanc

Jusqu'au printemps nouveau dont la verdeur redresse
Même la tige de tes rêves, ô Paresse !

ESCALES DANS LA NUIT

TEMPÊTE

J'ai côtoyé l'abîme; j'ai vu,
En me penchant, l'ouragan en démence
Au creux des écueils déchirés et tordus,
Échevelé rugir sous l'aube qui commence
A palpiter candide entre les noirs nuages.
La tempête se rue en rafale aux rivages,
Mord sous les flots les pierres arrachées
De fureur aux trous des falaises qu'elle creuse,
Fracasse à coups d'audace les lourds rochers,
Bondit, s'écroule, fuit et jaillit, pour lécher
Toutes les plaies d'une écume amoureuse :
Chocs tumultueux, brutaux ! haleines sauvages
Des fonds lointains de l'horizon,
La frénésie augmente et se propage.

NAUFRAGE

Quelles tempêtes
Ont ébranlé, la nuit, le rêve de ma vie ?
La proue hésite et dévie.
Que resplendisse un littoral de fêtes,
Là-bas, à l'horizon des mers, vers l'Orient,
Que s'ouvrent, parfums des gemmes, la claire joie
Et tout l'amour qui flamboie
Et palpite éperdu d'extase et souriant :
O mon Rêve! en l'affre de l'heure
Le beau mirage est-il un leurre ?
Mais tu n'auras pas fui la ville et les rivages
En vain, les yeux sur le lever des astres ;

Reste dressé contre l'assaut et le sauvage
Effort du vent et de l'orage,
Reste ! Qu'importe aussi ? Des floraisons splendides
Émerveillent de leurs fraîcheurs le fond des mers,
Des frissons d'or, d'écaille blonde et de perles
Allument aux flots vos chevelures, Néréides !
Et les paroles que vos lèvres murmurent
Tombent fleur après fleur plus pures
Qu'un doux frémissement des eaux au bord des bois.
Ah ! déjà que de fois,
Mon Rêve ! tu connus leurs caresses d'ailes,
Et toutes, si blanches et fidèles,
Tu les aimais, et voulais vivre entouré d'elles :
Naufrages !
Vers elles je crie au bout des étendues,
Naufrages ! ô naufrages
Qui fleurirez de leur baiser l'âme perdue
Dans la forêt des eaux grondantes et touffues !

LA MOUETTE

Une mouette au ciel passe.
J'entends son morne cri
Dans mon âme lente et lasse,
A son coup d'ailes l'espace
Frissonne, et, rêve vivace,
Mon âme a refleuri,
Une mouette au ciel passe ;
J'entends son morne cri.

Une mouette s'envole
Par delà les écueils ;

La mer bondit et s'affole :
Dans mon âme que désole
Le deuil d'un espoir frivole
  Ont frémi mes orgueils.
Une mouette s'envole
  Par delà les écueils.

La mer rugueuse et mauvaise
  Qui s'acharne aux brisants,
Coule, ici, calme, et s'apaise,
Et j'attends, sur la falaise,
Qu'en mon âme aussi se taise,
  Sous les cieux complaisants
La mer rugueuse et mauvaise
  Qui s'acharne aux brisants.

La mouette s'est posée
  Et va selon les flots ;
Mon âme désabusée
S'ouvre à cueillir la rosée ;

Sur la mer l'heure apaisée
  Est propice au repos :
La mouette s'est posée
  Et va selon les flots.

ACCALMIE

Les eaux calmes où les navires appareillent
Vers des hâvres d'aventures ou de fêtes,
Les eaux calmes exultent au ciel occidental
Sous le soleil d'or couchant qui s'y mire.

O navires,
Mes rêves lents s'étirent le long de vos sillages
Vers vos poupes dans le rire
Du soir serein et pur qui vous rit des rivages.

Les navires d'or clair vers les îles appareillent,
Les flammes de leurs voiles chantent,
Et leur sillage est d'un cristal qui chante,
Et la voix de leur proue est l'orgueil du soleil.

La douce mer d'un rire amical les accueille,
Toute la mer fleurit en floraisons d'orgueil
Autour des navires qui nous convient vers les îles
Où vous-mêmes, fleurs dont s'embaument les nuits,
Éclôrez aux silences chastes des nuits
Lourdes et fertiles,
Vos caresses lauriers et myrtes vos baisers !
Oh ! je hais ce rivage de l'ennui
Où tout l'amour n'est pas plus fort que le destin
Où, les chétifs désirs sont apaisés
Par le frisson léger d'un sourire du matin.

PRINTEMPS

(*Donatelli Opus.*)

Lorsque, riant et nu sous un chapeau de fleurs
Où le lierre s'enroule aux anémones vives,
Sous un ciel d'aube neuve et claire, tu arrives
Semer avec la joie un répit aux douleurs,

Tandis qu'insoucieux, au gré des flûtes mièvres
Qu'anime ton caprice amoureux et changeant,
Le long des purs ruisseaux que des saules d'argent
Effleurent du baiser de leurs furtives lèvres,

Parmi les prés, au fond des bois, dans les halliers
Dont ondule le sol au flux des primevères,
Tu guides dans leur danse un chœur de nymphes fières
Ému comme la brise emmi les peupliers,

Tandis que, te dressant, d'un regard tu dissipes
La langueur des brouillards où s'est attristé Mars,
Et que déjà cueillant leurs coupes d'or épars
Tu rafraîchis tes yeux aux premières tulipes,

Sur les grands monts debout, ô Toi, de qui descend
Le fleuve harmonieux de ta grâce parfaite,
Ton torse lilial illumine le faîte,
Victorieux guerrier, David adolescent !

Tu nargues la rudesse et l'audace farouche
Du lent Hiver que nulle oraison n'a fléchi ;
Le piège qu'il te tend d'un bond tu l'as franchi,
Tu l'abats sur le sol d'un souffle de ta bouche.

Qu'à son tour il t'implore, et tu laisses neiger
Sur ses membres raidis le pardon des pétales
Sans plus te souvenir des bourrasques brutales
Dont sa rage insultait ton chant libre et léger.



SONNETS D'ITALIE

GÈNES

I

L'aube fraîche d'avril a souri sur les monts
Et scintille en saphirs aux crêtes de la neige ;
Le glacier frémissant avec fracas s'allège
D'eaux qui brisent aux rocs leur essor et leurs bonds.

Vois, la route dévale entre deux bois profonds
Dont l'épaisseur nocturne environne et protège
Les toits épars contre le vent qui les assiège,
Vers les cités qu'on rêve et les jardins féconds.

Déjà souffle au soleil une plus molle haleine,
Le Printemps étincelle, et voici, dans la plaine,
Que les arbres fruitiers sont tout roses de fleurs ;

Enfin l'âpre ravin succède aux terres grasses,
Et, sur la mer en fête où flambent les couleurs,
Gênes voluptueuse étage ses terrasses.

II

Du fond des Océans, des hâvres et des rades,
Pacifiques hérauts d'harmonieux desseins,
Les vaisseaux ont empli le port et les bassins,
Où déjà les marins préparent leurs aiguades.

Vers la ville de marbre et les roses façades,
Au gré des regrets lourds qui soulèvent leurs seins,
Ils invoquent les dieux, les héros et les saints
Dressés dans les grands parcs au bord des balustrades.

La voilure légère est arrondie au vent,
Ils ont appareillé, sont au large, rêvant
De souvenirs qui font leurs tâches plus cruelles ;

Et toujours ils revoient, étranges pavillons,
Frémir, oripeaux d'or ou sordides haillons,
Les linges suspendus dans d'obscures ruelles.

PISE

La plaine d'herbe rase et morne, solitaire,
Dort. Pise auprès suspend son souffle, éteint son bruit.
Le Dôme millénaire et le premier construit
Se tasse entre la Tour et le vieux Baptistère.

Et le rêve, surgi devant la face austère
Des monuments de marbre rose où le jour luit,
Frêle et profond, en pleine extase se poursuit
Dans le cloître où des fleurs parent l'Unique Terre ,

La Sainte Terre prise au sol du Golgotha
que la piété des Pisans rapporta
De la ville tombée aux mains de l'Infidèle.

Terre où pèse si peu l'ombre de tes cyprès,
Aux portiques la Mort peint ses hideux secrets,
L'art est grave : sans lui, qui se souviendrait d'elle ?

S. GIMIGNANO

Thou hast a word of that one land of ours,
And of the fair town called of the Fair Towers.
ALGERNON C. SWINBURNE.

I

Les cris d'outrage se sont croisés. La menace
Cingle et brûle au visage, et l'orgueil suscité
Fou se dresse, bondit, s'acharne. La cité
Succombe aux lourds assauts d'une haine rapace.

Qu'ils s'entretuent et se dévorent, le temps passe,
L'oubli morne a plané partout : qu'est-il resté
D'eux-mêmes ? Leur pays, qu'ils avaient dévasté
Depuis lors refleurit plus clair et plus vivace.

C'est à peine à présent si l'écho sait leur nom
Maudit. Rien ne survit de leur gloire, sinon
Des pierres, d'où l'on voit, au fond de la bruine,

Monter dans un chaos de palais convulsifs,
Tels des phares surgis aux rochers des récifs,
Les treize tours debout sur la ville en ruine.

II

Le souffle dur du vent soudain s'est amolli,
Une brise légère a dissipé la brume,
Et, vivante au soleil, la ville ancienne exhume
Ses orgueilleux remparts qu'assiège en vain l'oubli.

Dante, Ghirlandajo, Benozzo Gozzoli,
Ceux-ci tendres rêveurs, et lui fou d'amertume,
Ont illustré son nom d'une gloire posthume,
Par leur haut souvenir à jamais anobli.

Que le peintre attentif orne le sanctuaire
Des songes de Fina couchée en son suaire,
Qu'il évoque l'erreur et le réveil d'un Saint,

Dans cette même salle à présent nue et vide
Les murs vibrent encor de la Voix qui décide
Les Guelfes de Toscane à suivre un fier dessein.

SIENNE

Soft Siena, then, as always sorceress
and queen among Italian cities...

BERNHARD BERENSON.

La rue étroite court sous des murs à créneaux
Où s'attarde à mourir l'âme patricienne
Des ancêtres couchés dans leur gloire ancienne...
Le soleil s'est éteint sur les bois automnaux,

Le soleil agonise aux vitres ; les meneaux
Tombent en poudre dans la nuit de la persienne
Qui les couvre ; et déjà l'ombre envahit, ô Sienne !
L'orgueil de tes maisons et de tes casinos.

Reine entre les Cités ! je songe, Enchanteresse,
A l'aire vaste où sur l'autre église se dresse
Le porche abandonné d'un Dôme sans rival,

Et soudain je revois, où la pente décline
Jusqu'au Palais de la Commune emplir le val
La place courbe au pied de la triple colline.

LA RENCONTRE PREMIÈRE D'EURYDICE ET D'ORPHÉE

Sous les platanes touffus, dans une crique formée par le Strymon apaisé, au pied du mont Pangée, trois jeunes filles nues jouent au bord des eaux où elles se sont baignées. De douces paroles ailées elles enchantent le silence :

AMYMONE

Entre les tiges des roseaux
Une voix caresseuse s'éveille,
O chères sœurs ! Un frêle frisson s'émerveille
De glisser en aigrettes sur les eaux :
Comme il fuit, là ! voyez, se blottir aux feuillages,
Mais la brise le suit toujours et le propage
De place en place à travers l'ombre et le soleil ;
Entre les tiges des roseaux
Une voix caresseuse s'éveille.

DIONÉ

Entre les tiges des roseaux
La brise épuise son sourire,
A peine née en le matin calme elle expire,
Nulle voix, nulle aigrette sur les eaux,
Brûlant silence ! et même l'ombre des feuillages
N'est pas fraîche, et, si je plonge, l'onde où je nage
Est plus chaude que la mousse ; en vain je m'étire,
Entre les tiges des roseaux
La brise épuise son sourire.

EURYDICE

Ailes d'argent frôlant les eaux
Les naïades rôdaient dans les feuillages,
Le rire de la source où l'aube se propage
S'éteint peu à peu parmi les roseaux ;
Dans le ciel est éclos fleur de feu le silence,
Tout s'est tû sur la terre et sur l'onde ! Opulence
Et fêtes de lumière, ô pourpres des ombrages,
Ailes d'argent frôlant les eaux
Les naïades rôdaient dans les feuillages.

AMYMONE

Dioné paresseuse,
Quoi! sur la pelouse encore étendue! et tu dors :
Viens avec nous ; courons, ma sœur ; viens, où l'eau sort
De la roche moussue au fond des grottes creuses
Boire, et de sa fraîcheur rajeunir nos lèvres.
Échappe aux flammes d'indolence qui t'enfièvrent,
Eurydice t'appelle, allons, fais un effort,
Dioné paresseuse!

DIONÉ

O sœurs, chère Amymone
Et toi, blanche Eurydice au rire doux, si sages
Toutes deux vous aimez courir près des rivages,
Les pieds enlacés d'eau dont la douceur frissonne
Jusqu'au fond éperdu de vos âmes tendres,
Laissez-moi, lasse de joie sur l'herbe m'étendre,
O sœurs, chère Amymone!

EURYDICE

Dioné paresseuse,
Et toi, chère Amymone!
Me voici, j'ai puisé l'eau de la roche creuse
Dans le feuillage d'ambre où la clarté frissonne.
Dioné paresseuse,
Reste étendue au bord du ruisseau :
Nous viendrons toutes deux à travers les roseaux
T'offrir au creux des feuilles de l'eau qui frissonne;
Sois clémente à nos jeux, au rire d'Amymone,
O Dioné paresseuse !

AMYMONE

Sois-nous clémente ! — J'aime un émoi frémissant
A travers l'eau vers les fleurs tendres de la rive ;
J'aime, vierge, un pied nu frappant l'herbe furtive,
Renaître où le rayon implacable descend.

Jeune ivresse délicieuse de mon sang,
J'aime boire au soleil la flamme qui ravive
Et, déroulant un flot lourd d'une ombre massive,
Absorber tout en moi le jour éblouissant.

Écoutez le silence harmonieux des arbres.
Rien n'est mort. Un éclair brûle la chair des marbres,
Un rire chaud emplit la plaine et la forêt.

L'unanime parfum d'aimer partout fermente :
O ma sœur, le baiser palpite, sois clémente !
Je me mêle aux ardeurs où la vie apparaît.

DIONÉ

Je me sens envahir par l'apaisant mystère ;
Nulle haleine n'émeut l'air brûlant ; nulle voix
Ne tressaille parmi le calme des grands bois ;
Les eaux dorment ; midi s'engourdit sur la terre.

Ne troublez pas d'un souffle une heure qui fait taire
Les sources, le babil innocent d'autrefois,
Le rire vif, le feu des sources : je ne vois
Que le joyau des fleurs s'éteindre solitaire.

Une brume embrasée et monotone étend
Du sol au ciel son pli de lumière éclatant,
Toute couleur est morte et nul éclair ne passe :

Mes yeux se sont fermés. Je sens mon cœur qui bat
Tandis que s'éternise en un fixe combat
L'ardente étreinte du soleil et de l'espace.

EURYDICE

Sur l'eau dormeuse, tels des nénufars ouverts
A la surface, au gré des heures, à travers
L'ombre heureuse, flotte un doux mirage de rêve.

Selon l'heure qui rit rapide ou s'alourdit,
Languissant un pétale éclôt ou, plus hardi,
Il s'offre enflé d'orgueil, de senteur et de sève.

Du sommeil lent montés vers la fleur des regards
Mes doigts vous ont cueillis, fragiles nénufars :
Étiez-vous des reflets où mon âme se mire ?

Étiez-vous l'aube de mes songes vers l'amour ?
Je ne sais. Un soleil subtil fleurit ; le jour
Ruisselle en moi : je me sens naître, et je respire !

Ah Dioné ! l'azur scintillait ce matin
Parmi ta voix légère et souple ! Est-il éteint
Le rêve qui chantait en saphirs sur tes lèvres ?

Des aurores de joie éclatent dans tes yeux,
Rouvre-les ! D'où te vient ce dédain soucieux,
Cet ennui de nos jeux, et de nos rires mièvres ?

AMYMONE se dressant, toute blanche, vers le soleil

Vers toi, dispensateur des richesses, Archer
Aux cheveux d'or, j'élève en mes mains les corolles
De cette eau vive éclose aux pointes du rocher !

EURYDICE venue auprès d'elle

Sois-nous propice, Maître ! accueille nos paroles !
Répands au monde le bienfait de tes chaleurs,
Accorde la lumière et la vie à la terre,
Phoïbos ! Allume en nous l'extase salutaire,
Nous t'invoquons ; voici l'offrande, prends ces fleurs !

DIONÉ, se soulevant à peine, assise sur la rive

Et vous, Déesses, vous, Naïades endormies
Paisiblement au fond de vos antres plus frais,
Nymphes, je vous implore : enchantez les forêts
Du murmure des vents et des sources amies !

EURYDICE

Roi Dèlien par qui mûrissent les moissons —

AMYMONE

Ta force enflamme l'air sur les plaines pâmées !

DIONÉ

O Vierges ! ranimez d'un rire les frissons
Sur l'eau sonore et dans les brises parfumées !

EURYDICE

Suscite aux feuillages d'oiseaux
Le long des rives immobiles
Mieux qu'un rire dans les roseaux
Et que les musiques futiles ;

La joie a bondi sur les monts
D'où la lumière d'or ruisselle,
L'étreinte de tes bras féconds
Règle la vie universelle :

Sème d'embrasements les bois,
Chasse le sommeil qui végète
Par l'effroi sacré de ta voix,
Maître des chants, ô Musagète !

Je veux je ne sais quel émoi,
Je me sens fleurir solitaire,
Je m'offre ! J'appelle sur moi
Tes flèches qui brûlent la terre.

Voix en rêve, feux éclatants
D'un astre inconnu qui m'embrase,
Venez éperdûment, j'attends
Un dieu nouveau dans mon extase.

Tu le guides dans le lointain
Phoïbos ! J'entends le chœur des lyres
Éveiller un rythme argentin :
Son chant rayonne, tu l'inspires !

AMYMONE

Eurydice, quel dieu t'égare? Quel espoir
T'entraîne dans l'extase, et que penses-tu voir!
Parle : est-il d'autres mirages que tu nous taises?
Arrache-toi, ma sœur, aux visions mauvaises,
Reprends-toi : les dieux seuls connaissent l'avenir.

EURYDICE *éperdue*

Viens! Je sens nos destins se confondre et s'unir!

DIONÉ *se levant tout à coup*

Oh! d'étranges clartés jaillissent du bois sombre :
Les branches d'arbres s'agitent, refoulent l'ombre,

Tendent leurs feuilles vers les caresses du vent
Qui joue entre elles et passe en les soulevant,
Gemmes dont le millier étincelle et palpite.

AMYMONE

Le fleuve par lueurs s'enfle et se précipite
Contre ses bords en flots vivaces et menus,
L'azur limpide y fond ses rires ingénus,
L'eau tremble sous le ciel comme une âme éblouie.

EURYDICE

Mes chères sœurs ! la vie enfin épanouie
Ouvre un trésor d'orgueil à nos regards ravis :
Je veux vivre, je veux aimer ; j'aime, et je vis !

DIONÉ

Eurydice !

AMYMONE

Reviens à toi !

EURYDICE

Je bois l'haleine
Dispersée en parfums des coteaux à la plaine :
Partout un nouveau souffle avive l'univers,
Emporte le silence ombrageux, à travers
Les brises du feuillage et l'air pur des montagnes,
Sème, graine propice, ô mes chères compagnes,
Le rêve frémissant de la claire bonté
Dont l'été radieux survit au vieil été !
Ce ne sont plus seuls les baisers issus de palmes
Et de fontaines aux profondeurs des bois calmes,
Ni l'ébat prolongé du bain rafraîchissant,
C'est une autre jeunesse active, notre sang
Libre circule et nous entraîne vers la vie
Triomphale, d'amour ! et non plus asservie :

Fêtes, ô fêtes ! espoir des lyres ! fécondés
Par la ferveur, les champs rayonnent, regardez !
Les bois brillent, la mer de lumière est gorgée,
Et l'astre s'extasie au sommet du Pangée !

AMYMONE

Voici qu'aux tiges des roseaux
D'étranges fleurs se sont ouvertes,
De plus purs nénufars sur les eaux,
Des corolles d'or dans les frondaisons vertes,
Un souffle parfume les ruisseaux,
Voici qu'aux tiges des roseaux
D'étranges fleurs se sont ouvertes.

DIONÉ

Un zéphyre né de la mer
Nous frôle de caresses frêles.
Des lyres frémissent, et dans l'air
Tous les oiseaux charmés agitent leurs ailes.

L'azur serein est un miroir clair,
Un zéphyre né de la mer
Nous frôle de caresses frêles.

AMYMONE

Dans les lourdes forêts, sur les bords
Du Strymon paisible et solitaire,
Les chênes impatients bruissent d'efforts
Pour arracher leurs racines à la terre.

DIONÉ

Les fauves velus par les ravins
Hésitent dans l'élan du prodige,
Ils s'enivrent d'une douceur de chants divins :
Tout ce qui respire est saisi de vertige.

EURYDICE

Tout ce qui respire est saisi de ferveur.
Angoisse très calme et douce frénésie ;

Tout ce qui respire respire rêveur
Des parfums plus profonds que ceux de l'Asie ;
Tout ce qui respire adore et s'extasie !

Les pensifs animaux, les arbres des bois,
Les eaux et même le vent qui souffle à peine
Se sont tus. Tout cède au charme d'une voix
De lumière éperdue, et qui, toute lointaine
Dans un songe étrange déjà nous entraîne.

Nous l'écoutons qui vient à nous de là-bas
Si clairement mélodieuse et si pure !
L'ombre chancelante ne s'attarde pas
Où la joie en fête éclate et transfigure
Par tout le feu de sa splendeur la nature.

Tout ce qui respire respire rêveur,
Des parfums plus profonds que ceux de l'Asie,
Tout ce qui respire est saisi de ferveur,
Angoisse très calme, douce frénésie,
Tout ce qui respire adore et s'extasie.

Frêle plus que les pétales de l'été,
Plus limpide que la source de la roche,
Mon orgueil vers la voix pure est suscité,
Mon orgueil : je m'offre nette et sans reproche
Au lucide amour dont j'attends l'heure proche !

L'heure vient, claire colombe, se poser
Sur mes cheveux, sur mes yeux, et sur mes lèvres ;
Son aile m'effleure d'un souple baiser,
J'aime ! et je sens la jeune joie apaiser
Par l'espoir l'ardeur ancienne de mes fièvres.

Tout ce qui respire est saisi de ferveur,
Tout ce qui respire adore et s'extasie.
Tout ce qui respire respire rêveur,
Angoisse très calme et douce frénésie,
Des parfums plus profonds que tous ceux de l'Asie !

ORPHÉE

sous les arbres dont les feuillages étincellent, auprès des eaux radieuses, environné d'un cortège ébloui d'hommes, de femmes, d'enfants et d'animaux humbles et transfigurés, vers les trois jeunes filles en extase s'est avancé, tenant la grande lyre, et va droit à Eurydice :

Tout ce qui respire a droit au bonheur !
Femme ! je viens à toi du fond des destinées.
Depuis toujours j'étais en marche, ardent songeur,
Vers l'asile promis des rives fortunées ;
Chemins rugueux de la terre ! chemins sans fin
Qui traversez les forêts mornes et les villes
Plus mornes qu'elles, plus farouches et plus viles,
Caves obscures de la montagne, malsains
Pâturages ! fangeux bétail de vaches maigres !
Pas un charme que l'homme ou les dieux n'aient flétri,
Pas une fleur que ne corrompent des vents aigres !
Et vous, flots de la mer sur qui l'astre a souri,
Abîmes maintenant tempétueux et sombres,
Dévorateurs de chair humaine et de décombres,

O mer, mer désastreuse et folle ! quels chemins
N'ai-je suivis et vers quels buts jamais atteints
Au gré changeant de vos fureurs désordonnées !
Quand, las du vain loisir et des jeux pastoraux,
Vers la Colchide d'or mes chants ont aux héros
Assuré le passage entre les Cyanées,
Quand, après Tanaïs et le sombre Océan
En fuite par la mer où des gouffres béants
Scintillait devant eux la clarté des Sirènes,
Ma voix sut détourner l'orgueilleuse carène
En proie à la fureur d'âpres ressentiments,
Quand, mes vœux apaisant la colère divine,
J'ai su guider la nef sous des cieux plus cléments
Jusqu'au havre sacré de l'opulente Égine,
Et depuis, quand j'errais sur les cimes des monts,
Au creux des roches, près des naissantes fontaines,
Ou par les bois ardus dont les taillis profonds
Regardent s'allonger des formes incertaines,
Toujours, les yeux hantés et clairs du même espoir,
En tous lieux et toujours, ô femme ! j'ai su voir
Naître vers moi comme un mystère de l'aurore
Et calme resplendir et me sourire encore

Ton clair visage, espoir et rêve de bonheur !

. . . .

Oui ! les eaux chastes, la beauté de ton visage
S'y est mirée; elle a souri dans maint nuage,
Dans le calme des nuits, dans la clarté des fleurs.
Quelle candeur d'accueil dans tes deux mains tranquilles !
N'ai-je rêvé le flux de tes cheveux paisibles
Quand, au bord des vaisseaux penché, j'ai vu la mer ?
Quelle splendeur sur l'eau de la lune l'hiver
Éclate pure ainsi que tes pieds dans le sable ?
Eurydice, Eurydice ! d'inlassables
Espoirs me tentent : Viens ! je me sens fort et grand,
J'aime ! Je t'aime seule ! J'aime Eurydice ! Orphée
Libérateur n'est plus libre : tu tiens Orphée.
J'ai tout aimé, mais j'aime mieux : je t'aime, Toi !

ECLAIRCIES

DEVANT LE SEUIL

Ma main tremble ; j'hésite à frapper le heurtoir.
L'aube est fragile au ciel, et la nuit qui s'attarde
Alanguit mes élans jeunes de trop d'espoir.

Une rouille de sang de la pointe à la garde
Mordait le pur acier du souvenir ancien ;
Je l'ai fourbi, la lame est nette, et je la darde.

Des jours d'amour perdus dans la tourmente, rien
Qu'un songe parfumé de jeunesse et de joie,
Rien qu'un souffle léger dans l'air doux ne revient.

Le séraphique azur tendu comme une soie
Qui frissonne à présent aux clos ensoleillés
Éclaire l'avenir qui sourit sur la voie.

L'astre déjà mûrit la promesse des blés,
Les arbres alourdis de leur gloire future
Inclinent vers le sol des rameaux accablés.

La flamme emplit, le feu féconde la nature,
Elle boit le bonheur aux lèvres du matin,
Elle est ivre d'orgueil, quand moi je conjecture,

Pensif devant la fête et toujours incertain,
Quel accueil à jamais, si je franchis la porte,
Va faire merveilleux ou sombre mon destin.

Une voix dans la brise émouvante m'apporte
Le radieux conseil qui ne peut décevoir;
Ma main s'est raffermie et mon angoisse est morte,

Et je lève soudain le battant du heurtoir.

A LA DORMEUSE

Tu ne crains pas. Tu dors avec un tel sourire
Sur les lèvres que je n'ose y mettre un baiser ;
Je voudrais à la fois te laisser reposer
Et t'enchanter de mots que nul n'aurait su dire.

Ah, les mots ! vous êtes pauvres et décevants ;
Haleines de mort sur des ombres de poussière,
Vous soufflez aux cerveaux un germe délétère,
Et votre nuit corrompt l'orgueil des cœurs vivants !

Tout éclat pur se fane et la lumière lasse,
L'avenir est obscur, et, le passé défunt
Nul mot n'en peut garder l'ombre ou le parfum!
Laisse-moi, sans parler, m'enivrer de ta grâce :

Elle seule est réelle et frémit sous mes yeux,
Seule elle est le présent dont mon désir s'enivre,
Elle est seule la joie amoureuse de vivre,
Seule elle sait chanter! — Tout est silencieux,

Je n'entends plus, dans les chênes noirs, le murmure
Doucement confondu du vent et du ruisseau,
L'abeille ne vient plus bourdonner, ni l'oiseau
Pépier aux nids. Le jardin est sans parure.

Je succombe. Je n'ai pas même combattu ;
Ne crains rien ; ma puissance est morte ; ta victoire
M'occupe seule et tout le reste est illusoire :
Quelle crainte auprès de ton esclave aurais-tu ?

Quelle crainte? Je suis moins qu'un brin dans la brise,
Moins que rien sous tes pieds que j'adore en tremblant;
Ne crains rien! Mais j'ai peur de ton corps souple et blanc,
Je te désire, et mon désir me martyrise.

Je n'ose plus. Je suis plus humble et plus soumis
Que l'enfant dénoncé qu'on châtie et qui pleure ;
Je me tiens frissonnant au seuil de ma demeure,
Je n'ose plus entrer où jadis je dormis :

Moi qui t'ai, frêle Enfant, livré toute ma vie,
T'ayant prise et portée ici dans ton sommeil,
Je n'ose plus! Je suis à toi, rien n'est pareil
A ce qui fut avant que je t'eusse ravie.

REVEIL

Si l'éclair de tes yeux jolis
A chaque fois que tu t'inclines
Embrase de clartés câlines
La floraison de nos oublis,

Un geste, tu l'ensevelis
Sous la mousse des mousselines,
Désigne les proches collines
Par mille écumes de leurs plis ;

Et moi vers l'île dont je rêve
Je vois scintiller sur la grève
La splendeur saine de tes seins,

Aurore aux màtins de nos treilles,
Fruits pourpres mordus des abeilles,
Or bourdonnant des purs essaims.

INVITATION

Le rubis que mon vœu décerne
Au sourire de ta beauté
Est, à coup sûr, ensanglanté
Par des feux de miroir moins terne.

La glace avec la flamme alterne,
Et ton œil dur par dignité
Meurtrit le désir sangloté
D'être un rien que ta main gouverne.

Mais songe là-bas que des eaux
Ont bercé l'espoir des vaisseaux
Vers l'île secrète et future,

Et viens en l'oubli des hivers
Follement voguer à travers
La voluptueuse aventure

A L'AVENTURE

Le miroir vrai de ton sourire
A mon vœu tû de déraison
Offre, malgré toi, l'horizon
D'où tes yeux le voulaient proscrire.

Les vagues où vogue l'envie
De m'y perdre au creux des récifs
Croulent en sursauts convulsifs
Vers l'heure, ô Rêve, poursuivie.

Et tes mains, colombes quiètes,
Sans trembler, se posent vers moi
Qui sais du milieu des tempêtes,
Où tu t'éveilles à l'émoi

D'avoir fui la terre et les rives,
Calmer le vent fou des dérives.

DANSEUSES

A Stéphane Mallarmé.

I

Nul fleuve, si ce n'est par la flamme à des bras
Bercé, n'ondule plus en étreintes lascives :
Je vois tout le sourire au soleil de ces rives
Mûrir le vain trésor dont tu te souviendras.

Va. Le flux se propage aux parfums de pétales
Dans l'air que trouble à peine une ride, ô jardin
Des horizons évanescents et purs soudain
Sous l'immobile nuit des étoiles natales.

Mais un appel révèle au rêve son émoi
De suivre une aile brusque aux porches du silence
Flamboyer, puis s'éteindre, éclairs ! d'où ne s'élance
L'essaim nouveau pour l'ombre de vivre, ou pour moi ;

Et vers l'astre, seul beau, que du pied tu désignes,
Se dévêt l'ardent vol, ô Danseuse ! des cygnes.

II

Le geste pur, tu tends, ô Danseuse ! parmi
Le pli des brises qui te pressent ton pied rose,
Éveille à des désirs tout le fracas morose
Vers Toi des ennuis las où la vie a frémi.

Arrière le bruit vain de leur or ennemi,
Qu'importe à qui sait mieux, lys vraiment ou laurose,
La fraîche floraison qu'un sûr orgueil arrose
Aux parcs du Rêve l'éveiller s'il a dormi.

Flots plus neufs de clartés qui s'étirent pétales,
Dressés sous le baiser dont s'embaume le ciel,
Ouvrez l'amour aux lèvres d'amours moins brutales,

Laissez-leur savourer l'arome essentiel
De votre éparse chevelure jusqu'aux pointes
De vos seins nus vers qui mourir les deux mains jointes !

L'AUBE PARAIT

Sur l'eau lunaire l'heure glisse
Pâle et lente jusqu'au matin ;
Une étoile, une autre étoile s'éteint ;
La lune seule au ciel veille consolatrice.

D'édifices surgis aux rêves de la nuit
Les portiques croulés se tassent en décombres ;
Les clairs frontons de marbre où tant de joie a lui,
S'effacent au gouffre des ombres ;
La ténèbre monte et grandit

Jusqu'à l'astre seul beau qui s'effare et tressaille.
Mais saisi d'une peur confuse et par le froid,
Peu à peu sa lueur décline et décroît :
Il fond, il se dissout, on dirait, maille à maille ;
Même il n'est plus déjà ; la nuit s'est alourdie
De toutes les ruines de nos rêves,
Et les minutes se succèdent brèves,
Palpitantes de tant de deuils,
Si vacantes d'espoir et d'orgueil
Que lorsque, adolescent, apparaît sur le seuil,
Tumultueux, le soleil,
Voici que nos esprits tout à coup s'émerveillent
Et rendent grâce et s'extasient,
Oublieux de leur rêve et joyeux du réveil
Qui les écrase de tout le vacarme de la vie !

La vie, qui hait le songe, a triomphé,
La dédaigneuse vie et ses tumultes fous ;
La vie qui vire et rit et volte on ne sait où
Les rumeurs de ses grands gestes satisfaits,

La vie qui passe comme une trombe
Et ravage sur son passage
Tout ce qui l'environne ou voudrait l'arrêter ;
La vie ! sans le souci de qui suit ou qui tombe,
La vie en tourbillons sauvages
Toujours tendue et forte, implacable, entêtée :
La vie se dresse devant nos yeux
Et nous assiège sans répit !...

RENAISSANCE

Debout ! sauve ta vie, ou, l'arme au poing, succombe
Aux forces que suscite un combat de héros !
Lâche, vas-tu pleurer les loisirs pastoraux
Quand hurle l'ouragan ou tournoie une trombe ?

Déjà gît sur le sol la honteuse hécatombe
Des plus prompts à saisir leurs glaives aux fourreaux ;
Va, frappe ! Entasse au fond des gouffres sépulcraux
La houle des intrus sur qui ta flèche tombe.

Ils se ruent en rumeurs hagardes ! Prends l'épieu,
Frappe ! et si tu meurtris le visage d'un dieu,
Que la fureur l'enflamme ou qu'un désir le brûle,

Qu'importe ? Leur défaite est sûre. Achève-la !
Tu t'es dressé. La mort les harcèle, et voilà
Que leur horde à son tour a pris peur et recule.



TABLE

LE JARDIN DES ILES CLAIRES

LA NEF DÉSEMPARÉE

GUIRLANDES

LES ÉTAPES TRISTES

ESCALES DANS LA NUIT

SONNETS D'ITALIE

LA RENCONTRE PREMIÈRE D'EURYDICE ET D'ORPHÉE

ÉCLAIRCIES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt mai mil neuf cent huit

PAR

CH. COLIN

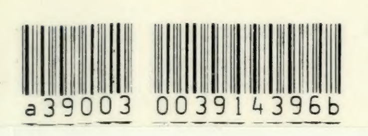
à Mayenne

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE


a39003 003914396b

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.